

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

6ÈME ANNÉE, No 268.—SAMEDI, 22 JUIN 1889

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion 10 cents
Insertions subséquentes 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 22 JUIN 1889

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Primes du mois de mai : liste des réclamants. — L'honorable P.-J.-O. Chauveau, par J.-H. Charland. — En fumant, par Raoul Renault. — Patriote, par Alphonse Lusignan. — Les organisateurs de la fête du 24 juin à Québec. — Un voyageur céleste, par Gaston P. Labat. — Promenade à travers l'exposition universelle, par P. Colonnier. — Quand reviendra-t-il. — Variétés. — Récréations de la famille. — Feuilleton : Sans-Mère (suite).

GRAVURES : Quand reviendra-t-il ? — Les officiers de la société Saint-Jean-Baptiste de Québec : M. Amédée Robitaille, M. J.-B. Drouyn, J.-H.-R. Plamondon, M. Jules Tessier, M. Joseph Beauchamp, M. l'abbé L.-A. Paquet. — Portrait de l'hon. P.-J.-O. Chauveau. — Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	50
2 ^{me} "	25
3 ^{me} "	15
4 ^{me} "	10
5 ^{me} "	5
6 ^{me} "	4
7 ^{me} "	3
8 ^{me} "	2
88 Primes, à \$1	88
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



* * Dans quelques jours, le 24 de ce mois, la vieille capitale, la ville la plus française du nouveau monde, célébrera la fête canadienne, et le quarante-septième anniversaire de la fondation de la Société Saint Jean-Baptiste de Québec.

Tout à l'heure je vous parlerai du but de cette démonstration qui sera un événement national et religieux, mais je tiens, tout d'abord, à vous dire quelques mots de cette société qui invite toutes ses sœurs de la terre américaine à se joindre à elle, pour honorer la mémoire des marins et des prêtres qui ont préparé le berceau de notre race.

Je vous ai donné autrefois un résumé de la première fête de Saint-Jean-Baptiste, adoptée en 1834 comme jour national, et qui fut célébrée à Montréal dans le jardin de M. McDonnell.

On était soixante en 1834, on fut cent en 1835, deux cents en 1836, et même en 1837, malgré l'agitation qui régnait dans la province, cette fête fut célébrée à Montréal et dans quelques paroisses environnantes.

La célébration de la Saint Jean-Baptiste fut interrompue pendant plusieurs années à partir de 1838, mais le calme s'étant rétabli, on pensa à réorganiser la Société, et les citoyens de Québec devancèrent cette fois ceux de Montréal.

C'est M. Aubin qui, dans un article du *Fantasque*, du 16 juin 1842, donna le premier, l'idée de cette démonstration et fit un chaleureux appel aux Canadiens afin de les engager à la faire d'une manière remarquable.

Trois jours après, une réunion préliminaire avait lieu à cet effet, au faubourg Saint-Roch. L'on y résolut de former une association pour célébrer la fête nationale, d'assister au service divin, d'avoir un banquet et d'adopter la feuille d'érable comme emblème de l'association. Le Dr P.-M. Bardy fut nommé président de la Société, M. Aubin, vice-

président, et MM. J.-P. Rhéaume et James Huston furent élus secrétaires.

La fête eut un grand succès.

Le drapeau adopté en cette circonstance était tricolore, non tel qu'il est actuellement, mais, dit le compte-rendu officiel, "composé des couleurs canadiennes, rouge, blanc et vert."

L'apparition de ce drapeau ne plût pas à tout le monde, et quelques-uns même le regardaient comme un emblème révolutionnaire, et c'est alors que le *Canadien* publia les lignes suivantes :

... Le tricolore canadien n'est pas d'adoption nouvelle ; il date déjà d'une douzaine d'années en arrière ; nous pensons qu'il a été choisi à l'occasion des premières célébrations de la Saint-Jean-Baptiste à Montréal. Il est possible que le triomphe récent du drapeu tricolore français ait alors, par esprit d'imitation, contribué à faire adopter un tricolore aussi comme couleur canadienne, mais en attribuant à cette origine notre tricolore, les Bretons unis, ont moins que ces autres peuples lieu de voir d'un mauvais œil une imitation d'un drapeau qui leur a valu à eux le fameux acte de la réforme.

N'est-il pas en effet reconnu que le triomphe de la cause qui a vengé le drapeau tricolore français, assure le triomphe de la réforme en Angleterre, révolution aussi importante que celle qui s'était opérée de l'autre côté de la Manche, et qui ne coûte pas une goutte de sang ? Oui, les Anglais les plus amis de l'ordre doivent absoudre le drapeau tricolore français des horreurs qu'il couvrit pendant la révolution de 92, en considération de l'honneur que l'humanité, et des avantages qu'en particulier ils ont retirés de la lutte glorieuse à laquelle il présida en 1830.

Ainsi qu'on le voit, aucune signification réelle n'était attachée au choix de ces couleurs, et on s'en convaincra mieux encore en lisant ce qui suit :

Dans quelque temps, dans quelques jours, nous l'espérons, il va être pris des démarches pour organiser sur une plus large base la Société Saint-Jean-Baptiste, qui n'en est encore qu'au provisoire. En attendant, nous invitons la presse anglaise à s'expliquer franchement, à exposer ses répugnances, à nous dire si son origine se trouve blessée en quelqu'endroit, et nous pouvons l'assurer que ces sentiments auront toute la considération, tous les égards qu'ils méritent. Nous n'aimons pas plus à blesser les autres qu'à être blessés nous-mêmes, quand il s'agit de points indifférents en eux-mêmes, comme le serait le choix de nos couleurs nationales.

Dix ans plus tard, je vois dans les statuts de la Société, approuvée en 1852, que la bannière sera "de couleur verte et blanche."

L'année dernière la Société adopta alors franchement le tricolore français : bleu, blanc et rouge.

Autre détail intéressant :

L'article 62 de ces mêmes statuts est ainsi conçu : "La Société adopte comme national le chant canadien vulgairement connu sous le nom de : *A la Claire Fontaine*." La société de Montréal avait déjà fait le même choix en 1834.

* * Depuis sa fondation, la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec a organisé quatre grandes démonstrations auxquelles ont pris part toutes les sociétés de même dénomination répandues sur le continent américain.

5 juin 1854 : Translation des restes mortels des braves de 1760.

18 juillet 1855 : Pose de la première pierre du monument des braves, à Sainte-Foye.

19 octobre 1863 : Inauguration de la colonne commémorative de Sainte-Foye, couronnée par la statue de la victoire, don du prince Jérôme Napoléon.

24 juin 1880 : Convention canadienne française.

Aujourd'hui, c'est le berceau du Canada-français que la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec est appelée à consacrer par une fête d'inauguration et de commémoration.

Au confluent de la rivière Saint-Charles, la Cabir-Coubat des aborigènes, et du ruisseau Lairret, s'élève un petit promontoire, bien humble, au milieu de la nature grandiose qui l'entoure, mais qui a son importance dans notre histoire.

C'est là, ainsi que le dit si bien le manifeste de la société, c'est là que Jacques-Cartier abrita ses nefs aventureuses lorsque, poussé par le germe de la France et du Christianisme, il vint aborder aux rives canadiennes et braver pour la première fois les rigueurs inconnues de notre climat. C'est là que le vaillant Malouin, notre premier ancêtre historique, planta la croix conquérante et civilisatrice. C'est là que les enfants de la fidèle et catholique Bretagne hivernèrent, il y a plus de trois siècles, dans ces neiges et ces glaces, uniquement foulées jusqu'alors par le pas léger des naturels. C'est là,

enfin, notre berceau, le berceau de notre race en Amérique, enfoui encore, après Cartier, dans soixante-douze ans d'oubli, mais retrouvé par Champlain, fondateur de la Nouvelle-France, comme l'intrépide capitaine de la *Grande Hermine* en avait été le découvreur.

Mais je laisse parler Garneau :

Comme la saison était avancée, Cartier prit l'audacieuse résolution de passer l'hiver dans le pays. Il fit entrer ses navires dans la rivière Saint-Charles, nommée par lui *Ste-Croix*, pour les mettre en hivernage sous la bourgade de Stadaconé, qui couronnait une hauteur du côté du midi. Cet endroit du Saint-Laurent, par la distribution des montagnes, des côtes, des vallées autour du bassin de Québec, est l'un des sites les plus grandioses de l'Amérique. Le fleuve conserve longtemps, à partir du golfe, un aspect imposant, mais sauvage et triste. Son immense largeur, qui est de quatre-vingt-dix milles à son embouchure, ses nombreux écueils, ses brouillards, ses coups de vent dans certaines saisons de l'année, en ont fait un lieu redoutable pour les navigateurs. Les côtes escarpées qui le bordent pendant l'espace de plus de cent lieues ; les sombres montagnes qui sont au nord et au sud de la vallée dans laquelle il coule et

dont il occupe par endroits presque toute la largeur ; les îles qui se multiplient à mesure qu'on en remonte le cours ; enfin tous les débris épars des obstacles que le grand tributaire de l'Océan a rompus et renversés pour se frayer un passage jusqu'à la mer, saisissent l'imagination du voyageur qui le parcourt pour la première fois. Mais à Québec la scène change. La nature, si vaste et si solennelle sur le bas du fleuve, devient ici variée et gracieuse, sans cesser de conserver son caractère de grandeur, surtout depuis qu'elle a été embellie par la main de l'homme.

Ce tableau est toujours vrai, des villes se sont bâties, les rives du grand fleuve se sont peuplées, des navires sillonnent ses flots, mais le décor n'a pas changé, et la rivière Sainte Croix roule encore mélancoliquement ses eaux rebaptisées, et reçoit toujours le tribut sablonneux du maigre Lairret comme au temps du capitaine Malouin.

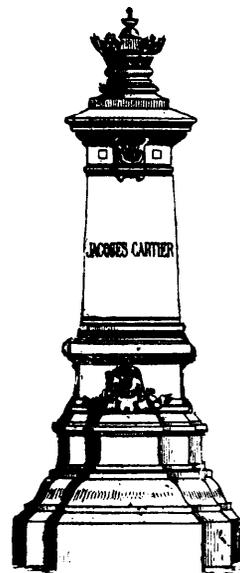
* * C'est là que s'élève aujourd'hui deux monuments :

1o. Un *fac-simile* de la croix monumentale plantée par Jacques Cartier, le 3 mai 1536, sur les bords de la rivière Saint-Charles, avec l'écusson feurdélisé et l'inscription : *Franciscus Primus, Dei gratia, Francorum Rex, regnat.*

2o. Un monument commémoratif rappelant le souvenir des apôtres du Canada qui y fixèrent leur résidence, en 1625.

Cette croix et cette pierre ont été érigées par le comité littéraire et historique du Cercle Catholique de Québec, qui, en 1887, ouvrit une liste de souscription, portant en tête les lignes suivantes :

Monument en l'honneur de Jacques Cartier et des marins de la *Grande Hermine*, de la *Petite Hermine* et de l'*Emerillon*, et en l'honneur des Pères De Brébeuf, Masse et Ch. Lalemant. Pour être érigé sur l'emplacement même du premier hivernement des blancs en Canada (1535-36) et de la première résidence des missionnaires Jésuites à Québec (1625), au confluent des rivières St-Charles et Lairret, près Québec.



MONUMENT JACQUES CARTIER

Ainsi que je vous l'ai dit dans ma dernière causerie, cet appel a été entendu, on y a même répondu, mais un peu maigrement—pour ne pas perdre la tradition sans doute—et la plus forte souscription nous est venue de la ville de Saint-Malo, qui a envoyé deux cents piastres.

Les ministres fédéraux et provinciaux ont été généreux, nos évêques aussi, et on a reçu de différents personnages des lettres très gracieuses.

Je puise dans cette correspondance la lettre du comte de Paris :

LISBONNE, 6 mars 1887.

Monsieur.

Je vous remercie d'avoir songé à m'associer à l'hommage que les Canadiens-français se proposent de rendre à la mémoire de l'illustre Jacques Cartier et des missionnaires qui ont consacré par leur martyre le sol de la Nouvelle-France.

Les descendants de ces puissants colonisateurs, que la France, pleine alors d'une sève vigoureuse, répandait sur l'Amérique du Nord, savent, sans manquer à leurs devoirs politiques vis-à-vis de l'Angleterre et de leur noble Souveraine, conserver religieusement les souvenirs d'un passé glorieux. Je saisis avec plaisir l'occasion de leur témoigner ma sympathie.

Recevez, monsieur, l'assurance de mes sentiments bien sincères.

PHILIPPE, comte de Paris.

Cette lettre serait très convenable si elle ne contenait pas une méchanceté : "La France, pleine alors d'une sève vigoureuse," contre laquelle je dois protester, car il ne peut venir à l'esprit d'aucun homme sensé que la France de 1889 ait moins de sève et moins de vigueur qu'autrefois ; au contraire, oien au contraire.

M. le comte de Paris nous force à nous rappeler que c'est un de ses arrières grands oncles qui, n'ayant pas assez de vigueur pour défendre le Canada, l'a abandonné et livré à l'Angleterre.

Nous avons le cœur trop français pour souffrir qu'un mot blessant soit lancé à l'adresse de la France, de si haut ou de si bas qu'il vienne.

Mais j'aime à croire que la plume a écrit plus que ne dictait le cœur, et mieux vaut peut-être ne pas trop appuyer sur ce qui n'est sans doute qu'un lapsus calami.

* * MM. J.-B. Caouette, Ed Dugal et Edmond Rosa ont eu l'excellente idée de publier un journal spécial : *La Voix du Patriotisme*, qui est vendu au profit de la Société.

Cette publication, dans laquelle on remarque plusieurs articles très bien faits, contient des écrits de : Son Eminence le cardinal Taschereau, Son Honneur le lieutenant-gouverneur, MM. Arthur Buies, U. Barthe, hon. P.-J.-O. Chauveau, l'abbé H. R. Casgrain, Ths Chapais, J.-B. Caouette, Rév. Père J.-E. Déry, Paul de Cazes, L.-O. David, Ls Fréchette, Faucher de Saint-Maurice, Rév. A. Gingras, Ph. Huot, hon. W. Laurier, sir Hector Langevin, hon. Frs Langelier, P. Lemay, N. Legendre, N. Levasseur, hon. H. Mercier, Ernest Pacaud, A. Poisson, A. Robitaille, hon juge Routhier, Benjamin Sulte, J.-C. Taché, Israël-J. Tarte, Rémi Tremblay, C. Vincelette.

Son Honneur le lieutenant-gouverneur, A.-R. Angers, a donné un article plein de charme et de parfum moyen-âge, que les érudits me sauront gré de citer. Le voici :

A JOSEPHTE

Hyer estoit grandement plein de désastre & grevance par le feu, et deuil universel, car il y eut aussi victimes héroïques. Elles estoient officiers de la Reine regnant si bonnement.

Au matin, en le lieu de St Sauveur, contigu à Kebec, cinq cents familles cherchoient ce qui demeroit de l'habitation, de la huche & du bers de l'enfant. L'incendie avoit devoré maintes centaines de maisons. Le chef de famille y avoit égaré son courage. Il ne se savoit aller d'en deça ou d'en delà. Mais voici bien que par devers lui, il trouve estant tendue la main de son épousee. Icele main nue & vuide lui rememore le premier travail en communauté & comment se fist l'épargne. Sur l'heure ceste femme lui dits : courage ! nous revivrons les premières années du ménage & referons, et mieux, les choses perdues. Ce discours ramenant l'énergie, la demeure nouvelle emerge où le mascaret de feu passa.

Huy est jour de feste patronale. On a revestu le vestement du dimanche. Qui en avoit deux bailla le meilleur au voisin qui avoit abismé le sien au feu. Le peuple marche en procession. Il chemine, suivant la bannière du Précurseur. Il s'en va à la fourque du Laitret vénérer la croix que planta le capitaine malouin Jacques Cartier, en l'an de grâce 1536. Icele croix estant restaurée est nostre Eiffel de 89. Ce signe est modeste mais souffre reduction sans cheoir de son mérite, et loge commodément au trumeau d'honneur de l'habitation du Chrestien.

La veille de l'appareillage, Cartier, débarquant de sa caravelle, a dû porter au pied d'icele croix son pavillon blanc, le maître de la nef sa boussole, le timonier sa barre en bois de chêne des Gaules, le marynyer son plomb de sonde, et tous faire en commun invocation pour la navigation prochaine. L'exorcisme estant dist sur les choses de maryne, sur le fromment & l'eau, l'esquipage s'en fust à bord pro-

mettant de revenir l'an suivant.

En ce présent jour, au mesme lieu, le peuple porte ses insignes. Un Cardinal de nostre Mère l'Eglise y dépose son chapeau, un lieutenant du Gouverneur Royal, son espée ; l'escrivain y apportant aussi sa plume et l'ouvrier son outil quotidien.

Cartier et ses compagnons de mer, tous nombrés, formoient cent dix âmes quand premièrement s'agenouierent sur la plage de la rivière de Canada. Nous, enfanz des pionniers, nous nous relevons quinze cent mille, célébrant la Pasque nationale, icelle perpétuant la St Jean des ancêtres.

Josephite, hyer, vous fistes vostre tâche ; huy une autre vous est restant. A la veillée, narrez à voz enfanz un peu de nostre histoire. Elle est belle comme légende de fée, noble comme croisade, courte mais salubre comme un Ave.

Femme, allez accomplissant vostre mission ; comme lyre éolienne il n'est de vents si mauvais que vous ne changiez en harmonies rendant à l'homme courage, donnant à l'enfant amour du bien-faire et à un chascun dévotion au pais des ayeux.

N'est-ce pas que l'on croirait entendre le bon sire de Joinville parler lui-même ?

La Voix du Patriotisme est un souvenir que tout bon Canadien voudra conserver dans sa bibliothèque.

* * Il y a tout lieu de croire que la fête sera belle, très belle, mais tout dépend de nous, de l'entrain que nous y mettrons, de l'esprit de nationalité que nous y apporterons, et j'espère que tous ceux qui pourront le faire se feront un devoir d'y assister.

Quand il s'agit de PATRIE, chacun doit faire sa part, et ceux là qui font ce qu'ils peuvent font ce qu'ils doivent.

Hier soir, je faisais le tour du Belvadère, promenade chère à tous les Québécois, quand, arrivé près du monument des Braves, sur le chemin de Sainte-Foye, j'entrai dans l'enceinte qui entoure la colonne, afin de faire lire les inscriptions à mon petit Pierre, que j'élevé dans le culte des héros qui sont morts pour la défense de notre pays.

Un homme d'une quarantaine d'années, aux traits énergiques, à la moustache d'un noir d'ébène, béchait, ratissait, travaillait, bref faisait la toilette du petit parterre.

— Vous préparez le monument des Braves aux visites qu'il recevra le 24 juin, lui dis-je ?

— Non, monsieur, je fais mon ouvrage de chaque année. Qu'il vienne des visiteurs ou non, cela m'est indifférent, mais je fais mon devoir.

— Je comprends, vous êtes chargé de l'entretien du monument.

— Non, encore, monsieur, je m'en suis chargé tout seul. Tenez, vous m'avez l'air d'aimer les patriotes, je vais vous dire la chose :

Personne ne m'a jamais demandé de travailler ici, mais depuis six ans j'y viens chaque printemps, parce que j'aime ça. Je ne suis pas instruit, mais on m'a dit que ceux qui reposent ici étaient des soldats, des braves qui sont morts pour le pays, pour nous, et il me semble qu'il serait mal de les abandonner. Souvent, le soir, après une journée faite—je suis cordonnier—je prends mes outils et je viens mettre un peu d'ordre ici.

Malheureusement, ajouta-t-il, il y a des gens qui n'aiment pas les braves, et qui viennent jeter de la boue sur le monument ; je nettoie, je répare les dégâts... Ah ! si j'en empoignais un...

N'est-ce pas vrai, monsieur, que c'est mal d'insultés les morts ?

— Alors, personne ne vous paie pour ce que vous faites ?

— Me payer, non monsieur, mais croyez-vous que j'accepterai de l'argent pour cela. Je suis soldat, voyez-vous, sergent dans la 1re compagnie du 9me, vous savez, la compagnie du capitaine Garneau, et je suis content de travailler en l'honneur des anciens, qui ont porté l'uniforme avant moi. C'est mon plaisir, à moi...

Son plaisir ! il est heureux de travailler pour les morts ! Oh ! brave homme que cet Olivier Matte (retenez son nom), qui comprend si bien le devoir, qui, sans instruction, sait si bien ce que c'est que le patriotisme ! le bon soldat que ce cordonnier modeste qui s'en va vingt fois l'an, faire son pèlerinage au monument des braves !

Si j'étais riche, je donnerais un joli souvenir à ce bon Olivier Matte, et vous aussi sans doute, mais voilà ! les grands cœurs ont petite bourse....

* * Un mot encore sur la Saint-Jean-Baptiste : Si j'avais voix au chapitre, je conseillerais

aux organisateurs de la fête que nous allons célébrer, de reprendre, pour proposer la santé des dames, les termes dont on s'est servi en 1834 :

A JOSEPHTE, femme de Jean-Baptiste. Son empire est celui de la tendresse et de la vertu. Elle mérite la confiance de l'époux qui ne fait jamais d'affaire sans prendre son avis.

Il y a dans ce toast une saveur toute particulière, un goût de terroir qui a tant de charme qu'il serait agréable de le conserver dans toute sa primitive naïveté.

Cette bonne Josephite, vous voyez que notre lieutenant-gouverneur ne l'a pas oubliée !

* * Vous en aije dit assez pour vous décider à aller à Québec le 24 juin ?

Si le roi Louis XV nous a lâchés si lâchement, nous ne devons pas en tenir rancune à nos aïeux, à ses prédécesseurs, ni aux Français. Et puis ! ne venons-nous pas de nous montrer bien oubliés, nous aussi, en n'assistant pas à l'Exposition de Paris ?

Si notre nom n'est pas acclamé sur les rives de la Seine, allons au moins sur les bords de la rivière Saint-Charles jeter le cri national :

VIVE LE CANADA !

Leon Leduc

PRIMES DU MOIS DE MAI

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—J. J. Robillard, 458, rue Dorchester ; Napoléon Senécal, 127, rue St-Antoine ; J. A. Poulin, 46, rue St-Constant ; D. Huet, 258, rue Jacques Cartier ; Edouard Cantin, 57, rue Craig ; Joseph Rouleau, 34, rue Rolland ; Ferdinand Hogue, 781, rue Sanguinet ; A. Lacroix, 202, rue Panet ; C. Paradis, 9, rue Grant ; Joseph Sarault, 209, rue St-Dominique ; Arthur Laperrière, 164, rue Mont-Royal ; Pierre Drolet, 669, rue Notre-Dame ; E. Bélard, 788, rue Sanguinet ; Wm Hardy, 153, rue Ste-Elizabeth ; Paul Trémouillé, 122, rue Iberville ; A. Gosselin, assistant-greffier de la cité ; John Husmer, 840, rue Ottawa ; A. Sauvé, 651, rue Mignonne ; Delle Elizabeth St-Pierre, 25, rue Ste-Genève ; J. L. E. Lacombe, 17, avenue de Verchères ; J. Moquin, 535, rue Craig.

Québec.—Napoléon Débigaré, 123, rue Richelieu ; Louis Martel, 343, rue St-Valier ; Dame Vve Honoré Poitras, 38, rue O'Connell ; Hector Poitras, 33, rue O'Connell ; Dame Vve N. Kérouac, 42, rue Desfossés ; Edouard N. Blais, marchand, rue LaCouronne, St-Roch ; Joseph Langlois, manufacturier, St-Sauveur ; Philius Gravel, 65, rue Grant ; Dame Pierre Giguère, rue Ovide, St-Sauveur ; Félix Papillon, 21, rue Ovide, St-Sauveur.

Village St-Malo.—P. Trudel, avenue Tachereau.

Lévis.—J. N. Cloutier, Notre-Dame.

St-Henri de Montréal.—Clément Lafleur (\$50.00), 119, rue St-Augustin ; E. Hurtubise (\$25.00), 1930, rue St-Jacques ; Dame Théophile Gauthier, rue Notre-Dame ; Eugène Caron, 3833, rue Notre-Dame ; Delle Alexina Hétu, 108, rue Turgeon.

St-Cunégonde.—Audias Schlzbeurt, 1629, rue St Jacques.

Mile-End.—Lambert Désormeau, 162, rue Mont-Royal.

Montmagny.—Bernard Bernier.

Trois-Rivières.—Pierre R. Dupont ; C. W. Rocheleau, agent d'assurance ; A. E. Gervais, avocat.

Ottawa.—E. Edmond Lemieux, département de la Milice.

St-Hyacinthe.—S. Carreau.

St-Martine.—Edouard Couillard, avocat, (\$5.00).

Haverhill, Mass.—Raphaël Pelletier, 72, rue Essex.

Woonsocket, R. I.—Alphonse Girard, 56, rue Arnold.

Lawrence, Mass.—Nap. R. Dufresne, 626, rue Essex.

SOIXANTE-TROISIÈME TIRAGE

Le soixante-troisième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de juin) aura lieu SAMEDI, le 6 JUILLET, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.

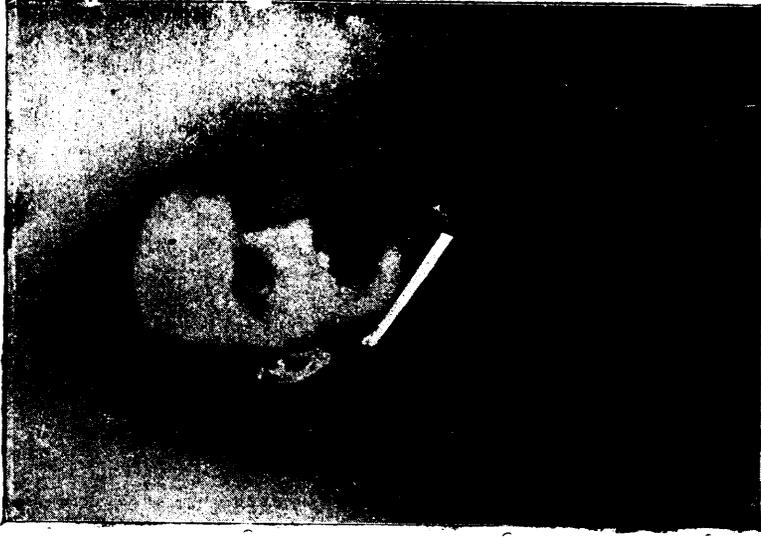
On ne saurait trop propager le culte et le souvenir des belles âmes dans un temps où il y en a si peu.



M. AMÉDÉE ROBITAILLE, président



M. JULES TESSIER, vice-président



M. JEAN-BAPTISTE DROUYN, trésorier



M. JOSEPH BEAUCHAMP, secrétaire



J.-H. E. PLAMONDON, commissaire-négotiateur
Photographes L'Éclair



M. L'ABBÉ L.-A. PAQUET, orateur religieux

LES OFFICIERS DE LA SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE DE QUÉBEC

L'HONORABLE P.-J.-O. CHAUVEAU

L'honorable M. Pierre-Joseph-Olivier Chauveau est né à Québec, le 30 mai 1820. Il est le fils de feu Pierre-Charles Chauveau et de dame Marie-Louise Roy.

Il fit ses études au séminaire de Québec, où il eut pour condisciples entr'autres : Mgr le cardinal-archevêque E.-A. Taschereau et Mgr Cyprien Tanguay. Tous trois avaient fait leur première communion ensemble, le 26 avril 1831, des mains de Mgr J. Signai, à la cathédrale de Québec.

Dès sa première année de cléricature, chez M. Hamel, son oncle, plus tard juge de la Cour de Circuit, il collabora aux journaux le *Canadien* et le *Courrier des Etats-Unis*. Dans ce dernier, il fit paraître, de 1840 à 1855, une correspondance politique qui ouvrit au jeune écrivain la carrière parlementaire.

Admis au barreau en 1841, en 1844, à peine âgé de 24 ans, il fut élu député du comté de Québec, au parlement du Canada, contre l'honorable M. John Neilson.

De 1851 à 1855, il fit partie de l'administration Hincks-Morin, d'abord comme solliciteur-général, puis comme secrétaire de la province (ministre de l'intérieur).

Peu de temps après être sorti de ce gouvernement, il accepta la charge de surintendant de l'Instruction Publique pour le Bas-Canada, de 1855 à 1866. En même temps que l'on préparait la Confédération, il fut chargé d'aller en Europe étudier les divers systèmes d'Instruction publique de l'Angleterre, de l'Irlande, de la France, de l'Allemagne et de l'Italie.

Au retour de sa mission, en juillet 1867, il entreprit la tâche de former le premier cabinet local sous la nouvelle constitution fédérale, avec les portefeuilles de secrétaire provincial et de ministre de l'Instruction publique.

En janvier 1873, du poste de premier-ministre de Québec, il passa à la présidence du Sénat, à Ottawa. Aux élections générales de 1873, il se démit de son siège de sénateur pour briguer les suffrages du comté de Charlevoix ; mais il ne fut pas élu.

L'honorable A. McKenzie, chef libéral, qui venait alors d'être appelé à la tête du gouvernement, offrit à l'honorable M. Chauveau la position de membre et de président de la Commission du Havre de Québec.

En septembre 1877, il fut nommé shérif du district de Montréal, fonction publique qu'il exerce encore en ce moment.

Parmi ses nombreux titres honorifiques, nous mentionnerons ceux de Commandeur de l'Ordre de Pie IX, de chevalier de Saint-Grégoire-le-Grand, officier de l'Instruction publique de France, docteur en droit, docteur-ès-lettre et professeur de l'Université Laval, dont il est le doyen, membre-fondateur et ex-président de la Société Royale du Canada, des Sociétés St-Jean-Baptiste de Québec et de Montréal, de la Société Historique de Québec. Dernièrement, il a été élu associé étranger de l'Académie Royale de Belgique.

L'honorable M. Chauveau a épousé, le 22 septembre 1840, à Québec, Melle Flore Masse, fille de M. Pierre Masse et de Marianne Boucher. Décédée en 1875, madame Chauveau est inhumée avec trois de ses filles, Flore, Henriette et Olympe, dans la chapelle du couvent des Ursulines à Québec

Une autre demoiselle Chauveau, en religion Sœur Ste-Florine, de la Congrégation N.-Dame, repose dans la crypte de Notre-Dame-de-Pitié à Montréal.

L'honorable M. Chauveau a pour seuls enfants survivants : M. Pierre Chauveau, auteur d'un livre remarquable, *Frédéric Ozanam, sa vie et ses œuvres* ; l'honorable M. Alexandre Chauveau, ancien ministre à Québec, ancien représentant du comté de Rimouski, maintenant juge des sessions et magistrat de police pour ce district, et la plus jeune des filles mariée à M. le Dr Vallée, professeur à l'Université-Laval et inspecteur de l'asile des aliénés de Beauport.

Au point de vue de la littérature canadienne, l'honorable M. P.-J.-O. Chauveau est l'un des rares pionniers qui ont travaillé avec le plus d'assiduité dans ce vaste champ.

Ses œuvres se composent de discours, écrits, études, volumes dont nous ne citerons que les principaux :

1o Discours prononcé lors de la pose de la première pierre du monument élevé aux héros de la

EN FUMANT

Dans son *Entre-Nous* du 15 courant, M. Léon Ledieu dit quelques mots de la grande célébration de la St-Jean-Baptiste, qui doit avoir lieu à Québec les 24, 25 et 26 juin prochain, chômage qui sera réhaussé par l'inauguration d'un monument érigé sous les auspices du *Cercle Catholique* de Québec.

Vu que M. Ledieu vous promet des détails intimes pour sa prochaine causerie, je ne lui volerais pas le terrain. Je me permettrai, cependant, d'attirer l'attention des lecteurs du *MONDE ILLUSTRÉ* sur cette autre célébration de notre fête nationale que nos nationaux de Fall-River doivent faire.

Les Canadiens de cette ville de la république américaine veulent éclipser tout ce qui s'est déjà vu dans la Nouvelle-Angleterre en fait de démonstrations patriotiques.

Un grand nombre de sociétés canadiennes, de l'autre côté de la ligne quarante-cinquième, ont promis leur concours et la fête promet beaucoup, s'il faut en juger par les nouvelles qui nous arrivent de là-bas.

Nos compatriotes exilés en core plus que nous, ont besoin de ces grandes représentations publiques pour démontrer leur union aux Américains.

Ces grandioses célébrations nationales, ces nombreuses réunions d'hommes d'un même sang, de croyances identiques, et de mœurs communes sont le plus pratique et le plus vigoureux défi que nous puissions lancer à la face des oppresseurs de notre race, aux délapidateurs de notre religion et à cette engeance de *Canadaphobes* qui a juré l'ancantissement de tout ce qui touche de près ou de loin la race de pionniers qui a fertilisé de son sang, le sol de la Nouvelle-France.

Parmi les ennemis les plus jurés de notre nationalité, le Canada a les fanatiques, les têtes chaudes et les esprits étroits de la province d'Ontario ; les États-Unis ont les Fulton, les Clark, les Blair, les Barthett, les Amaron, — ce dernier, un Français rédacteur d'un journal protestant publié à Springfield : le *Semteur Franco-Américain*.

Oui, je le répète sans crainte, le chômage en grand de la St Jean-Baptiste met un frein aux persécutions qu'on nous fait au grand jour, et paralyse les menées méphisto-phéliques de ceux de nos oppresseurs qui trament leurs noirs complots dans l'obscurité.

* *

Je crois que je pourrais reproduire ici ce que j'écrivais dans *l'Indépendant* de Fall River à l'occasion de la grande convention nationale de l'année dernière, tenue à Nashua, les 26, 27 et 28 juin.

Je disais alors, noblement piqué d'émulation à la vue de ce que pouvait faire nos compatriotes des États-Unis, et transporté en esprit sur les lieux où se tenait la convention par une force que le patriotisme seul, peut commander, je murmurais, dis-je, ces paroles qui ont encore de l'actualité aujourd'hui, et qu'il me plait de répéter :

J'entrevois d'ici l'imposante assemblée de nos nationaux délibérant avec patriotisme sur les moyens les plus progressés à assurer les progrès de notre race aux États-Unis.

J'entends ces discours pathétiques qui émeuvent jusques au fond de l'âme et font renaître l'amour du pays dans l'exil. J'entends ces élans, ces chaudes déclamations auxquels se laissent aller les orateurs, poussés par l'amour ardent de notre langue, de nos lois, de nos institutions, de notre religion et de notre nationalité.



L'HON. P.-J.-O. CHAUVEAU

bataille de Sainte-Foye, (1855) ; 2o. Discours prononcé lors de la célébration du deuxième centenaire de l'érection du diocèse de Québec ; 3o. Discours prononcés aux conventions générales de la Société Royale du Canada (1882-83-84-85) ; 4o. Discours prononcé sur la tombe de F.-X. Garneau (1867) ; 5o. Discours prononcé à l'Université-Laval, à Montréal, à l'occasion du jubilé sacerdotal de Léon XIII (1888) ; 6. *L'Instruction publique au Canada*, volume de 368 pages, in-8 (1876) ; 7. *François-Xavier Garneau, sa vie et ses œuvres*, 286 pages, in-8 (1883).

Il a été le collaborateur et le soutien de toutes les revues littéraires en Canada, en particulier du *Journal de l'Instruction Publique*, de 1857 à 1873, et aujourd'hui du *Canada-Français*, revue trimestrielle, fondée l'année dernière.

J.-H. CHARLAND.

A mes oreilles arrivent sonores les applaudissements enthousiastes, les hurrahs fougues de cette foule électrisée par ces orateurs pleins de verve nationale.

Enfin, j'entends l'harmonieux concert des cuivres, le battement des drapeaux au vent et le mouvement cadencé de la marche. Tous ces sons si différents m'arrivent à l'oreille et vont droit au cœur.

* * *

N'entendez-vous pas encore le naïf chant du Canadien exilé de Lajoie et cet hymne patriotique :

Beau Canada, terre des mes aïeux
Ton front est ceint de fleurs glorieux.

Et celui-ci :

O Canadien, peuples de braves,
La liberté ouvre ses pas.....
En avant ! marchons,
Contre les canons !...

Que ces chants doivent nous être salutaires, lorsque nous les entendons sur une terre étrangère ! Que de pensées dans si peu de mots ! Que d'ardeur, que de patriotisme, que d'histoire !

Que nous sentons bien là dans ces chansons populaires le sang de nos ancêtres, le sang français tel qu'il était il y a quelques cents ans, pur, noble, et sans dol.

Où, où que nous sommes, nous, descendants des preux, des Champlain, des de Montmagny, des Abraham Martin, des Hébert, des Salaberry, etc., que nous soyons dans l'exil où à l'ombre du clocher de l'église où nous avons reçu les saintes eaux du baptême, jamais notre patriotisme ne faiblit, jamais, loin de la terre natale nous oublions les frères que nous avons laissés derrière nous ; jamais dans notre patrie nous délaissions ceux qui nous ont quittés " pour chercher la fortune qui ne voulait pas venir à eux."

Et puis, comme on voit bien la force d'expansion de notre race, aux Etats-Unis comme ailleurs.

Et c'est le sentiment de cette force qui alimente notre espérance et notre ambition nationales et nous fait entrevoir un vaste horizon prospère, heureux, riant.

Je termine avec le poète :

Plus confiants dans notre bonne étoile,
Libres enfin, nous prenons notre essor.
Vers l'avenir, voguons à pleines voiles,
Et du progrès nous toucherons le port.
Grâce au travail, grâce à notre industrie,
Notre avenir est des plus rassurants.
Aimons toujours notre belle patrie,
Rallions-nous ! Frères, serrons nos rangs.

Raoul Renauld

PATRIOTE

SOUVENIR D'ENFANCE

Je venais d'être porté à l'ordre du jour. Le vieux maître d'école me fit signe du doigt de l'aller trouver à sa place. J'ignorais pourquoi. Je montai, grave, soucieux, les deux degrés de l'estrade où s'appuyaient sa chaise empaillée et son pupitre branlant. L'émotion me suffoquait. Je craignais d'être grondé. Mais non. Nous venions de donner notre leçon d'anglais, et il faut croire que j'avais bien prononcé *dog, cat, bird*, ou quelque autre mot aussi difficile, car le bonhomme, déposant le morceau de sucre d'érable qu'il grugeait, dit aux élèves surpris de cette cérémonie inaccoutumée :

—Voilà l'homme qui apprend bien l'anglais !

Le vieux savait l'anglais comme je sais le grec. Le plus ébahi des élèves, ce fut moi. Cependant, je ne tardai pas à reprendre mes sens, je devins radieux, et il me semble que je regagnai mon siège d'un pas insolent.

Mais l'après-midi, pendant la leçon de géographie, je me sentis malade. J'avais le regard voilé, mes tempes battaient, mes joues brûlaient, ma gorge était sèche, comme remplie de poussière. Le maître vit ma figure rouge et me fit reconduire à la maison par un grand.

J'avais sept ans.

Et pendant qu'on allait quérir le médecin, que ma mère préparait des flanelles et faisait chauffer de l'eau, mon père me berçait entre ses bras. J'étais dévoré par la fièvre, je toussais de cette toux rauque et creuse qui effraie toujours tant les parents.

—Il ne faut pas que tu sois malade, mon homme, dit mon père ; il faut que tu vives pour faire un brave patriote.

—Un patriote, papa, qu'est-ce que c'est ?

—Un patriote, c'est un homme qui ne se laisse maltraiter, ni lui ni les siens, par personne, et qui garde tous ses droits et tout ce qui lui appartient, même au risque de se faire tuer, surtout quand ce

sont les Anglais qui veulent les voler. Ton grand-père était un vrai patriote. A propos, ma femme, il y aura douze ans demain que mon père a été tué au feu de Saint-Denis, dans la maison de ma tante Saint-Germain.

—Par qui, papa ?

—Par une balle anglaise, par un soldat anglais.

—Pourquoi ça ? Je n'apprendrai plus l'anglais, à présent.

—Au contraire, reprit mon père ; tâche de l'apprendre comme il faut. Tu pourras, plus tard, te défendre contre les Anglais dans leur langue. Je te dirai, quand tu seras plus vieux, pourquoi ils ont tué ton grand-père. Mais souviens-toi toujours qu'il faut être patriote avant tout.

—Étais-tu avec lui, papa ? dis je en râlant.

—Oui ; nous nous battions côte à côte, dans une fenêtre. Il y avait entr'autres un soldat qui nous visait sans cesse, mais son fusil rata longtemps. A la fin le coup partit et mon père tomba. Je cours chercher le vicaire de la paroisse, M. Lagorce, qui lui administra les derniers sacrements, et il mourut en patriote.

Je n'en compris pas plus ; le délire me prit, mais au bout de huit jours j'étais sauvé. J'avais eu une rougeole pourpre : c'est ainsi, du moins, que feu le Dr Morin nommait cela.

De cette première leçon de patriotisme, il m'est resté un souvenir ineffaçable. Patriote ! voilà un mot que j'ai bien médité. Mon père qui l'était, — et qui l'est encore, Dieu merci ! — sans savoir définir la chose, ne m'avait appris qu'une des significations du mot. J'ai su les autres depuis, et je trouve que patriotes au même degré sont ceux qui paient de leur sang la conquête des libertés publiques et ceux qui en conservent le précieux dépôt.

Nous tous qui affirmons aujourd'hui notre attachement à la nationalité canadienne-française, en déployant tout ce que nous avons de pompe et de faste dans nos fêtes, nous prouvons bien que bon sang ne peut mentir : nous sommes des patriotes.

ALPHONSE LUSIGNAN.

LES ORGANISATEURS DE LA FÊTE DU 24 JUIN, A QUÉBEC

Nous pouvons dire du président de la Société St-Jean-Baptiste de Québec, M. AMÉDÉE ROBITAILLE, qu'il a vaillamment conquis le poste d'honneur auquel il a été appelé, depuis deux ans, par les suffrages unanimes des membres de la Société. Secrétaire, puis président de la section St-Jean, il a été le commissaire-ordonnateur général de la Société en 1878 et 1879. Dans son ouvrage, *Fête nationale des Canadiens-français*, M. Chouinard mentionne tout spécialement le concours actif donné par M. Robitaille, à l'organisation des fêtes de la Société depuis douze ans.

M. Robitaille est le fils du docteur Olivier Robitaille, Chevalier de St-Sylvestre, qui a été le commissaire-ordonnateur de la Société St-Jean-Baptiste de Québec, pour les grandes fêtes du 5 juin 1854.—Translation des restes mortels des braves de 1760, et du 18 juillet 1855, pose de la première pierre du monument des braves, à Ste-Foye.

M. Robitaille est un des jeunes avocats du barreau de Québec. Membre de la société légale Robitaille, de St-Georges et Roy, il est à la tête d'une nombreuse clientèle et a devant lui un avenir des plus brillants.

M. JULES TESSIER, vice-président de la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec, est fils de l'hon. juge Tessier.

Né en 1852, il a fait ses études au collège des Jésuites, de Montréal ; admis au barreau en 1874 ; directeur du journal légal, *The Quebec Law Reports*.

M. Tessier est déjà un des hommes les plus en vue de notre province, et l'avenir est pour lui plein de promesse, si l'on en juge par le rôle actif qu'il a déjà rempli dans la vie publique.

A été secrétaire de la grande convention nationale qui a eu lieu en 1880. Est actuellement pro-maire de la cité de Québec (et futur maire, dit-

on), président du Club libéral ; représente le comté de Portneuf à l'Assemblée législative.

M. Tessier est l'un des principaux avocats du barreau de Québec.

M. JEAN-BAPTISTE DROUYN, trésorier-général de la Société, a été, depuis au-delà de seize ans, un des membres du comité de régie de la Société, comme secrétaire et président de la section de Saint-Roch. Il est le secrétaire-archiviste de l'Union Saint-Joseph de Saint-Roch, depuis sa fondation en 1876, et membre de plusieurs autres associations de bienfaisance.

M. Drouyn est depuis une vingtaine d'années à l'emploi de la maison de nouveauté de Glover, Fry & Cie., de Québec

M. JOSEPH BEAUCHAMP, le secrétaire-archiviste de la Société, est typographe et le gérant de l'imprimerie Darveau depuis au-delà de vingt ans. A été président de l'Union Typographique, il fait partie de plusieurs sociétés de bienfaisance et n'en est pas à ses premières armes dans l'organisation de fêtes publiques.

Depuis plusieurs années, M. Beauchamp a édité, le 24 juin, un numéro unique d'un journal portant le nom : *Le Jean-Baptiste*.

M. J.-H.-E. PLAMONDON, est commissaire-ordonnateur de la Société depuis quatre ans. Les suffrages réitérés des membres du comité de régie, à chaque élection annuelle, qui lui ont confié ce poste important d'organisation, sont la meilleure preuve de l'activité, et du dévouement de ce monsieur.

M. Plamondon est agent général de commerce, à Québec, et il a été membre actif et officier de plusieurs des associations de bienfaisance, Union Saint-Joseph, Union Commerciale, Union Saint Valier, etc.

M. L'ABBÉ L.-A. PAQUET, l'orateur religieux du jour, est professeur de dogme à l'Université-Laval, et sous-directeur du grand Séminaire de Québec.

Il a fait ses études théologiques au collège de la Propagande, à Rome, études qui ont été couronnées à Rome même, par le diplôme de docteur en théologie.

M. l'abbé Paquet est le neveu de Monseigneur Paquet et de M. l'abbé Louis H. Paquet, du Séminaire de Québec.

Nos lecteurs se souviennent que le jeune orateur sacré, l'un des plus éloquents du continent, a prêché à Montréal, en l'église de Notre-Dame, il y a deux ou trois ans, un jour de Saint-Jean-Baptiste et que son sermon a été un chef-d'œuvre d'éloquence et de patriotisme.

UN VOYAGEUR CÉLESTE

LÉGENDE

Il y a un pays où le culte des saints et l'amour de la Patrie sont portés à l'apogée d'une sublime admiration.

C'est au Canada.

Or, il s'agissait d'inviter saint Jean-Baptiste à venir présider la grande fête nationale du 24 juin 18....

Prévenu tardivement, on se demandait si le céleste voyageur aurait le temps d'arriver. De là, grande anxiété.

En effet, en haut, d'où nous viennent toutes les bonnes choses, il n'y a pas de moyens de locomotion colossal, n'y sont pas encore connus.

Le Grand Créateur, plus occupé d'affaires spéciales que de spéculations, n'a pas encore eu le temps d'y penser. Il a raison, car ceux qui le pourraient, les riches par exemple, prendraient un billet de train-éclair pour arriver les premiers au paradis, ce qui ferait que les pauvres n'y trouveraient peut-être plus de place.

Enfin, saint Jean-Baptiste reçut son invitation. Il arracha la plume de l'aile d'un ange qui passait à côté de lui ; il écrivit dessus : " J'accepte," et il lança la plume dans l'espace, par l'une des croisées du ciel.

Le lendemain matin, en ouvrant les portes de

l'église Notre-Dame de Québec, le bedeau trouva la précieuse missive sur le parvis.

Il paraît que les églises sont les postes officielles du ciel. De là, on y peut tout faire parvenir et tout recevoir.

Donc, l'invitation acceptée, il fallut se préparer au voyage,

— Bonjour, son père ! bonjour, sa mère ! leur dit-il ; je pars en voyage.

— Tu pars ! dit sa mère tout alarmée.

— Oui.

— Et où vas-tu ? lui demanda son père.

— Au Canada . . .

— Jésus ! Marie ! Joseph ! exclamèrent le père et la mère, mais tu vas y geler.

— N'ayez pas peur, répondit saint Jean : on y gelait du temps de La Pompadour, parce que les cœurs étaient froids, mais aujourd'hui on y brûle.

Saint Jean, comme on le voit, connaissait son histoire.

— Mais qu'y vas-tu faire ?

— Je vais assister à la manifestation d'une fête nationale dont la gloire reviendra à Celui qui m'a appelé "son disciple bien-aimé."

— C'est bien, mon fils, dit le père en lui donnant sa bénédiction : pars !

— Attends, attends, s'écria la mère, prévoyante comme toutes les mères, que j'aie au moins t'acheter une peau de mouton neuve, car l'autre est bien vieille et usée, et, pour aller dans le monde, il faut toujours faire un petit brin de toilette.

— Non, non, dit saint Jean, pas tant de cérémonies, et il se disposait à partir.

— Au moins, fais atteler la *Grise* à la cariole, dit-elle, car pour un voyage aussi long . . .

— La *Grise*, dit saint Jean-Baptiste, je lui ai fourbu la patte en allant porter ce matin des *sham-rocks* à saint Patrice qui est malade, lequel m'a prié de serrer la main à ses amis de Québec, ce que je ne manquerai pas de faire.

— Alors, comment vas-tu faire le voyage ?

— Celui qui est y *pourvoira*, dit saint Jean, et, entr'ouvrant la portière du vestibule qui les séparait du paradis, il appela :

— M. de Montcalm !

Un bel et noble gentilhomme français apparut, tenant l'étendard royal des Francs dans sa main . . . Puis, après avoir dit quelques mots à l'oreille du gentilhomme, saint Jean-Baptiste s'enroula l'étendard autour du corps, laissant flotter les deux extrémités en guise d'ailes, et il s'élança dans l'espace . . .

Voilà pourquoi, au matin du 24 juin 18 . . . , le bedeau de l'église de Notre-Dame de Québec court, tout ahuri, dire au presbytère :

— Vite, vite, monsieur le curé, monseigneur saint Jean-Baptiste est déjà arrivé !

Antoine P. Labat

Promenade à travers l'Exposition Universelle

Etes-vous disposés, aujourd'hui, mes amis, à venir faire une promenade avec moi dans les nuages ? Nous voici, en effet, arrivés au pied de la tour Eiffel.

Je ne voudrais pourtant pas tomber dans des répétitions de ce que j'ai déjà dit, mais il paraît qu'à chaque fois qu'on fait l'ascension du colosse de fer, on découvre toujours du nouveau et du beau. Avant de monter dessus, promenons-nous dessous ; là, comme ailleurs, les belles choses ne manquent point ; sous cette voûte de fer de près de deux cents pieds de hauteur, on se trouve au milieu d'un admirable et délicieux jardin. Je ne vous parlerai point des massifs, des fleurs, de leurs parfums, de leur beauté, des plantes apportées de climats lointains, d'arbustes nombreux accoutumés à lever leur tête sous un ciel toujours serein : ces chefs-d'œuvre de la nature ne se décrivent point ; comme les mains divines qui les ont créés, ils sont purs et pleins d'une beauté mystérieuse qui échappe à l'analyse des yeux éblouis.

Occupons-nous donc, pour le moment, des œuvres des hommes. Sous la tour Eiffel, et juste au mi-

lieu de ses quatre pieds de géant, s'élève une fontaine d'une grande beauté. Le bassin au milieu duquel elle surgit du fond des eaux, a deux cents quarante pieds de tour et quatre-vingt pieds de diamètre. Le monument se compose de onze statues une fois et demie plus grandes que proportions naturelles. Le sujet de la fontaine représente le génie de la Lumière éclairant l'Humanité. Un ange, tenant un flambeau à la main, semble s'envoler au sommet, tandis qu'une femme étendue sur des nuages et représentant l'humanité, le retient dans son essor. Autour de cette dernière flottent, un peu plus bas dans les nuages, cinq autres figures allégoriques représentant : l'Histoire, le Réveil, l'Amour et Mercure, ou le Commerce. Enfin, tout à fait au bas et à fleur d'eau, sont encore cinq statues représentant les cinq parties du monde : l'Amérique, sous les traits d'une jeune femme pleine de vigueur et de hardiesse, est assise auprès de sa sœur aînée, l'Europe, qui, représentée sous les traits d'une femme déjà âgée et qui, appuyée sur les grands propagateurs de la pensée : la presse à imprimer et le livre, semble plongée dans une profonde méditation. C'est au-dessus de ces deux groupes que semble planer, au milieu de nuages et de poussière d'eau, le génie de l'Histoire. Au-dessus de l'Asie, paresseusement couchée, voltige l'Amour, tandis que l'Afrique, sous les traits d'une robuste négresse, semble rêver à l'abolissement de son esclavage en contemplant l'ange du Réveil qui est au-dessus de sa tête. Le Commerce ou Mercure est réservé pour l'Australie, nouveau et immense continent appelé sans doute plus tard à jeter son éclat dans le monde.

Cette fontaine est un chef d'œuvre d'élégance et de légèreté ; l'idée philosophique qui a présidé à sa création est pleine de profondeur et a été rendue de main de maître par M. de St-Vital qui est l'auteur de ce groupe splendide.—On ne saurait se figurer le travail que coûte l'érection d'un pareil monument. Ainsi, on ne se douterait pas qu'à l'intérieur de ces figures si gracieusement couchées et qui semblent flotter sur les eaux, où toutes prêtes à s'élançer dans les airs, on ne se douterait pas dis-je, qu'il existe toute une charpente de fer qui pèse à elle seule près de 10,000 livres ! Cette charpente est destinée à supporter les différentes parties du groupe qui, trop pesantes, s'écrouleraient d'elles-mêmes sous leur propre poids. C'est ainsi que le lourd marteau de Vulcain s'allie de nos jours au ciseau délicat de Phidias.

Je voudrais bien vous parler de l'éclairage de nuit de cette fontaine, aux feux de l'électricité, mais, je préfère vous réserver ce spectacle quand nous en serons rendus dans notre promenade, à la grande cascade.

Il faut donc nous résoudre à nous arracher à la contemplation de cette merveille. Du reste, voici que des cris de joie retentissent au dessus de nos têtes, et si nous levons les yeux, nous apercevons à environ 200 pieds sur la galerie située à l'intérieur du carré formé par les jambes de la tour, une foule de personnes qui semblent se rire de la petite taille sous laquelle nous leur apparaissions, et paraissent nous convier à les suivre.

Montons donc ; dans chaque pilier vous trouverez un ascenseur et un escalier : à vous de choisir, le prix est le même, deux francs ou 40 centins. Ne vous effrayez pas du murmure de toute cette foule qui monte ou qui descend, du roulement des ascenseurs, s'élançant avec une vitesse de 3 pieds par seconde jusqu'au 1er étage, en emportant chacun cent personnes d'un seul coup : ce sont les surprises du premier moment. En arrivant sur la 1ère plateforme, on croirait arriver plutôt dans une ville que dans une tour. Là en effet sont établis une quantité d'établissements, tels que magasins où l'on achète des souvenirs de la tour, des vues de l'Exposition, etc., on voit sur chaque côté de cet immense carré quatre grands restaurants, un français, un américain, un flamand et un Russe. Si vous êtes fatigués, rien ne vous empêche de prendre un dîner dans l'un de ces splendides établissements d'où l'on jouit d'une vue incomparable. Tout y a été installé avec soin : la cuisine et les vins y sont excellents, et on l'a même été jusqu'à les placer quatre pieds plus haut que le niveau des galeries qui font le tour de l'édifice, afin que les passants ne gênent point la vue de ceux qui di-

sent paisiblement. Mais, me direz vous, vous plaisantez, vous nous parlez de restaurant et de dîner à deux cents pieds en l'air, mais vos restaurants doivent être assez mal fournis, car, où sont les vivres, où sont les vins, où sont les offices, où sont les caves ?—Mais tout cela est dans la tour même. A travers l'espace laissé libre entre les treillis de cette immense filière on a disposé des glacières et des caves, et je vous assure que vous pouvez hardiment demander ce qu'il y a de plus exquis sur la tour Eiffel comme dans les hôtels de la grande ville. Et maintenant, savez-vous combien un restaurant semblable peut tenir facilement de personnes ? Quatre cents ! et comme il y en a quatre sur ce premier étage, il se trouve qu'une armée de mille six cents hommes pourrait facilement s'y mettre à table. Et puis, savez-vous combien de personnes à peu près circulent autour de nous, dans les allées et les promenades qui s'étendent des restaurants au centre du carré ? plus de quatre cents. Ajoutez à cela le nombre de ceux qui se promènent sur les grandes galeries qui font le tour de l'édifice en cet endroit, soit environ quatre mille, vous attendrez le chiffre invraisemblable d'une population de six mille âmes, rien que sur le premier étage. Au second, nous en trouverons encore quinze cents, et au sommet plus de cinq cents : enfin, on compte que dix mille personnes peuvent circuler à l'aise dans cet étonnant monument.

Sur ce, si vous êtes reposés, allons prendre de nouveaux tickets, à l'un des douze offices qui les distribuent, et nous confier encore aux ascenseurs. Ceux là vont plus vite que les premiers : ils font six pieds par seconde, c'est le train express de la tour Eiffel, et en une minute et demie (combien elle paraîtra longue pour quelques uns !) il nous monte au deuxième étage, à 377 pieds du sol. Mais n'ayez crainte, tout est solide. Il paraît que dans son contrat, l'ingénieur qui a construit ces ascenseurs s'est expressément engagé, comme première condition, à ne faire tuer personne. Et comme c'est un parfait honnête homme et que son engin surtout est une parfaite machine, je crois que nous pouvons nous confier à la parole du premier et à la force de l'autre. Du reste, la cage est soutenue par six câbles, dont un seul pourrait la porter.

Nous voici rendus, on se croirait sur le pont d'un navire ; le plancher est fort élevé au milieu et l'on a installé çà et là de fortes longues vues qui permettent aux visiteurs de fouiller au loin l'incomparable et immense horizon ouvert sous leurs yeux. Panorama merveilleux qui surpasse tous les panoramas exécutés par les hommes, de toute la splendeur de la nature et de la main du Tout Puissant !

J. Colmier

QUAND REVIENDRA-T-IL ?

(Voir gravure)

Elle est seule sur la rive, le regard perdu dans l'immensité, fixant l'horizon derrière lequel va disparaître le navire qui emporte celui qu'elle aime. Près d'elle, son chien fidèle, témoin de sa tristesse.

Quand reviendra-t-il ?

Hélas ! qui peut prévoir les drames de la mer, les tempêtes, les naufrages, les horreurs des ouragans ?

Quand reviendra-t-il ?

Heureux ceux qui peuvent aimer à cœur ouvert, qui ont un sentiment de pitié pour toutes les souffrances et d'admiration pour toutes les vertus ! C'est l'échelle de Jacob, l'échelle des anges, par laquelle nous remontons de charité en charité, de tendresse en tendresse jusqu'au trône céleste.— XAVIER MARMIER.

VARIETES

Mme X... n'est plus jeune ; en échange, elle est acariâtre.

Une de ses bonnes amies disait d'elle :
—Elle n'a plus la fraîcheur de la rose ; mais elle en a conservé les épines.

Fragment de conversation :
—Où donc allez-vous, chère madame ?
—Je vais dans une petite soirée où je dois chanter.
—Voulez-vous me permettre de vous accompagner.
—Sur quel instrument ?
—Mais... sur mes pieds.

Quelle drôle de chose, disait un curé, en parlant d'un critique grincheux. Il ne peut pas digérer les prêtres, et il ne cesse d'en manger.

Entendu dans un salon, chez des fumistes :
—Moi, voyez-vous, je ne méprise pas la jeune fille qui prise, mais j'édéclore de bonne prise celle qui reprise.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 509.—CHARADE

Quand mon Un sonne dans les bois
Le cerf timide est aux abois !
L'oiseau court se cacher bien vite
A l'ombre du nid qu'il habite !
On n'entend plus dans la forêt
Que le chant du ruisseau discret
Et les cris lointains de la chasse.
Ah ! la meute ardente et rapace
Alors n'est plus mon Deux oh non !
La jeune fille du baron
En chevauchant est tout émue.
Non pas que sa cavale rue
Vraiment il ne lui manque rien,
Et la belle fait un doux rêve
Tandis que son Tout se soulève !

SOLUTIONS

No 507.—Le mot est : Oreille.
No 508.—Les mots sont : J'ai une face tirée.

ONT DEVINE :

Alphonse Guérette, Lévis ; Raoul Vézina, Montréal ; E. Gingras St-Henri.

Sommaire du "Musée des Familles"

Edmond Sagisse : Le Nouveau Duc, avec illustration.—H. Gautier : Causerie sur l'Exposition, avec illustrations.—E. d'Hervilly : La Vision de l'écolier puni, avec illustrations.—Chronique : Causerie de quinzaine, avec illustration.—Eug. Gothi : La Couchée des routiers, avec illustration.—Gaston Cougny : Le Salon de 1880, avec illustration.—P. L. Jacob, bibliophile : Le Dieu Pequetus, avec illustration.—C. Améro : Douze jours à Londres, avec illustrations.—J. Torchet : Causerie musicale—Pierre Perrault : La Légende de Mercedes.—Eugène Muller : Correspondance et concours, avec illustration.

Abonnement pour le Canada : 18 frs. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France).

AVIS AU MERE.— LE SIROP CALMANT DE MME WINSLOW pour la dentition des enfants, est le médicament recommandé par les principaux médecins des États-Unis, et il est employé avec avantage depuis quarante ans par des millions de mères pour leurs enfants. Pendant les progrès de la dentition sa valeur est incalculable. Il soulage l'enfant de toute douleur, guérit la dissenterie et la diarrhée, les douleurs d'entrailles et le borborygme. Il donne du repos à la mère en donnant la santé à l'enfant. Prix : 25 cents la bouteille.

La Compagnie d'Assurance

NORTHERN OF ENGLAND.

Capital..... \$15,000,000
Fonds accumulés..... 17,106,000

BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA

1724, NOTRE-DAME, MONTREAL

AGENTS POUR LA VILLE :

ELZEAR LAMONTAGNE JOSEPH CORBEIL

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

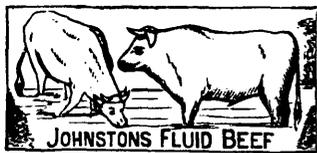
28, RUE ST-JACQUES, MONTREAL

FRANK LESLIE'S ILLUSTRATED

Le plus complet des journaux illustrés anglais, publié aux États-Unis, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser comme suit : Judge Building, 110, Fifth Avenue, New-York (E.-U.).

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE
2202 -- RUE NOTRE-DAME -- 2202

27235



Fortifiez votre santé et augmentez le développement de vos muscles

EN FAISANT USAGE DE

JOHNSTON'S FLUID BEEF



ENCORE DU NOUVEAU

Nouveaux Services à Dîner
Nouveaux Services à Souper
Nouveaux Services de Chambre
Nouvelles Lampes
Coutelleries
Argenteries
Etc., Etc.

CHEZ

L. DENEAU

2023, RUE NOTRE-DAME



SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DU

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorrhoides, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1.—Pour démangeaisons de toutes sortes.
Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.
Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le masque.
Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.
Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.
Savon No 18.—Pour les hémorrhoides. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.
Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES,
Saint-Eustache, P.Q.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

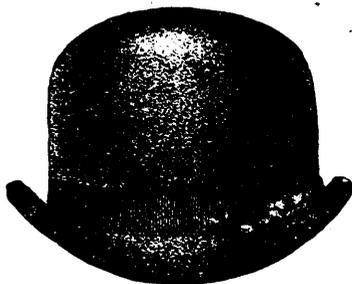
HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent.

ETABLIS EN 1852



(Premier prix)

LORGE & CIE.,



CHAPELIERS ET
MANCHONNIERS



21, rue Saint-Laurent
MONTREAL

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. ; Union postale, un an 20 fr. ; six mois : 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France).



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1431, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

Montréal, 9 mai.
CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que pendant six mois j'ai été malade d'une démanaison et d'arthrites aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les Remèdes de J. E. P. RACICOT, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No 1431, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

A. LAFERRIERE, typographe,
No 11, Saint-Etienne, Côteau St-Louis.
On trouvera les mêmes remède au No 23, rue St-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

ETABLIE EN 1870



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

- Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS
- Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.
- Moutarde Française. Glycerine, Collofortes.
- Huile d'Olive en demi pintes, pintes et pots.
- Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & CIE

10—RUE DE BRESOLES—10

(Bâtisses des Sœurs) MONTREAL

SIROP
ANTI-BRONCHITE

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément le Foie et les Poumons ; fait expectorer, sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE

2561, NOTRE-DAME, MONTREAL

CE QUE
FIT MA TANTE

MA TANTE a dit beaucoup de choses, mais ce qu'elle a dit de mieux est rapporté par Mlle Mary Andrews, de Buffalo, N. Y. :

LE BON GRAND SAINT-LEON

A fait beaucoup de bien dans notre famille surtout pour notre mère, dont la vie était en danger, affaiblie qu'elle était par la douleur et la perte d'appétit. Le sommeil l'avait laissée ; ma tante seule pouvait prendre soin d'elle, et elle lui fit boire de l'eau de Saint-Leon chaude, tout comme le thé. Maintenant elle est très forte et se porte bien. Elle repose bien toutes les nuits. Bref, elle est complètement changée et a retrouvé toute sa bonne humeur d'autrefois.

MARY ANDREWS,
Buffalo N. Y.

LA CIE. D'EAU DE SAINT-LEON

54, CARRÉ VICTORIA

M. A. POULIN,

Téléphone 1432 GERANT, MONTREAL

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for the NEW YORK.

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 22 JUIN 1889

SANS MÈRE

TROISIÈME PARTIE

SEULE AU MONDE

(Suite)

— Là, mignonne, lui dit-il, nous allons reprendre notre voyage, car nous n'arriverons à Evreux que demain matin. Mais comme ça, vous ne serez pas fatiguée, et vous allez même dormir comme une petite marmotte.

— Mais vous, demanda la fillette émue jusqu'aux larmes de tant de bonté, ne vous y couchez-vous pas quelquefois dans votre chambre ?

— Oui, et ça me fait même attraper des contraventions quand les gendarmes me rencontrent. Vous voyez que vous me rendez service en m'évitant la tentation de m'étendre : ensuite je voyagerai très bien sur le bout du brancard, j'y suis habitué, et pour une fois je n'en mourrai pas, allez.

Comme le sommeil fermait déjà ses yeux, elle n'insista pas ; et de même qu'elle avait dormi à poings fermés dans sa meule de paille, sous le ciel du bon Dieu, de même elle reposa paisible et heureuse sous la garde du brave père de famille qui avait été si bon pour elle.

A l'aube, le roulier l'éveilla.

— Allons, ma petiote, lui dit-il, ouvrez les yeux, nous y sommes.

La charrette s'était arrêtée, Clotilde eut vite sauté par terre.

— Comme j'ai bien dormi ! dit-elle tout d'abord, je n'ai fait qu'un somme, et cela grâce à vous, monsieur Firmin.

— Bien, bien, dit le charretier, ne me remerciez pas, ça ne m'a pas coûté gros.

— Est-ce que cette belle maison est la fabrique où vous me conduisez, continua la fillette en montrant du doigt une jolie habitation située à quelques pas, et dont la façade toute tapissée de glycines et de rosiers apparaissait très blanche sur le fond noir d'immenses sapins.

— Oui, répondit le charretier, c'est là.

Bientôt en effet, ils virent arriver de tous les côtés des ouvriers et des ouvrières s'acheminant vers la manufacture.

C'étaient les tisseurs, les teinturiers, les ourdisseuses, et tout un flot de monde qu'une grande maison comme celle des Linège d'Evreux, emploie et fait vivre.

Une heure après, Clotilde présentée à la contre-maîtresse des ateliers de femmes était acceptée, et mise sur-le-champ au travail.

On la payait à ses pièces, c'est-à-dire que si elle était adroite elle gagnerait pas mal, sinon elle pour ait à peine manger ; ceci la regardait.

Elle accepta tout de même ces dures conditions.

Les cachemires et les étoffes de laine qu'on tissait chez les Linège ne seraient pas certainement si difficiles à raccommoder que les vieilles aubes de mousseline si molles sous les doigts, qu'on reprisait

au couvent. Or, dans ce travail, personne n'était aussi adroite qu'elle.

Elle remercia le charretier les larmes aux yeux, et avant de le quitter, elle lui dit :

— Voulez-vous me permettre quelque chose, monsieur Firmin ?

— Quoi donc, mignonne ?

— De vous embrasser, pour que vous donniez ce baiser de ma part à votre fille. Ça lui portera bonheur, le bien que vous m'avez fait.

— Oh ! la charmante petite ! murmura le brave homme ému jusqu'aux larmes. Soignez-la bien, madame Farcy, dit-il à la contre-maîtresse qui assistait à cette scène.

Celle-ci le promit.

Mais son caractère et ses occupations, fort importantes d'ailleurs, ne lui permettaient pas de se mêler de la conduite morale de ses ouvrières.

Elle obtint de la charité des patrons que Clotilde fût logée gratis, et en partie nourrie à la cantine ; ces deux choses faites elle se crut quitte des soins qu'elle devait donner.

le laisser voir. Dès lors, les sarcasmes tombèrent de tous les côtés sur la pauvre petite orpheline ; elle faisait sa tête, c'était une mijaurée, une sainte-n'y-touche, et on déclara à l'unanimité qu'il fallait l'aguerir.

Pour atteindre ce beau résultat, rien ne lui fut épargné, ni paroles, ni chansons, ni gestes.

Elle ne s'aguerrit pas la pauvre, au contraire. Elle faillit devenir malade de honte et de chagrin.

Mais elle tint bon ; elle avait décidé qu'elle ne partirait pour Paris que lorsqu'elle aurait gagné cent francs, et comme elle avait dû acheter une paire de souliers, elle n'en avait encore amassé que soixante au bout d'un mois.

Car elle ne dépensait pas un sou, blanchissant et raccommodant son linge elle-même le dimanche, ne sortant jamais, se contentant de la maigre portion qu'on lui donnait à la cantine, éloignant par son silence, sa froideur et sa dignité les hommages des contre-maîtresses que sa beauté attirait.

— C'est une idiote, disaient-ils en voyant qu'elle ne leur répondait même pas quand ils l'arrêtaient dans les cours ou les corridors.

Elle les entendait, mais que lui importaient ces jugements ! On la laissait tranquille, l'enfant ne voulait pas autre chose.

Enfin, au bout du deuxième mois, son but fut atteint et même dépassé : Clotilde était vêtue décentement et elle avait ses cent francs.

L'ouvrage ne pressait plus à la fabrique, on était en pleine morte saison, elle remercia Mme Farcy de ses bontés pour elle, écrivit une gentille petite lettre à Firmin dont elle avait l'adresse, et elle partit pour Paris, prenant le chemin de fer ainsi que le lui avait conseillé le roulier.

Comme elle était intelligente en arrivant, elle laissa sa malle à la consigne de la gare Saint-Lazare et se dirigea vers la rue de Trévise.

Là une déception l'attendait :

Sidonie avait quitté sa place, et elle était partie pour le Midi, avec une famille qui lui avait proposé de plus beaux gages que ceux qu'elle gagnait.

L'enfant redescendit de l'appartement où une voix sèche et indifférente lui avait fait cette réponse, le cœur serré et les lèvres tremblantes.

Une fois de plus elle était seule, non plus maintenant tout à fait sans ressources puisqu'elle avait ses cent francs, mais sans conseils dans ce Paris immense, dont le mouvement, le bruit, la foule, faisaient tourner la tête de la fillette habitée jusque-là au calme solitaire et silencieux des petites villes de province.

Elle marcha devant elle, sans but, réfléchissant, se demandant ce qu'elle allait décider, comment dans cet immense labyrinthe, elle pourrait arriver à retrouver des parents, quand elle ne savait même pas quel quartier avaient habité son père et sa mère.

Arrivée inconsciemment dans le faubourg Montmartre, une grande plaque rouge à lettres dorées et sur laquelle s'étagaient des petits papiers blancs écrits à la main frappa ses regards.

Machinalement un peu elle s'arrêta et lut :

On demande : Une bonne femme de chambre linge, 40 francs et le vin.

Un peu plus bas :

On demande : Une bonne d'enfants 30 francs par mois.



Hernance s'épuit tout à coup d'un clerc d'huissier rencontré un soir à l'Elysée Montmartre. — Page 65, col. 1.

La fillette ne s'était pas trompée.

Remarquablement adroite et très assidue, elle eut vite la main à sa nouvelle besogne, et arriva à gagner 2 fr. d'abord, puis 2 fr. 50 et enfin elle arriva au chiffre fantastique et rarement atteint de 3 fr. par jour.

Alors les autres ouvrières qui la jalousaient déjà pour sa beauté, sa conduite, la dignité modeste de son attitude et de sa physionomie ne tardèrent pas à la prendre en horreur.

Presque toutes perdues de mœurs, elles affectaient un cynisme qui était la plus affreuse des tortures pour l'enfant innocente et pure qui n'avait jamais entendu une mauvaise parole dans son couvent, et pas grand-chose chez la mère Madoine, ni chez Mme Lemandois.

Elle ne put surmonter l'atroce dégoût que ces conversations lui inspiraient, et eut la naïveté de

Et encore : *On demande une jeune fille pour une maison de confectiions, 20 francs par mois, logée et nourrie.*

Elle n'hésita pas et entra sous la voûte d'une grande maison au bord de laquelle une marchande de fleurs avait son étalage parfumé.

Comme ces annonces faisaient bien son affaire !

Vraiment, elle avait de la chance d'être si bien tombée du premier coup.

Toute rose de plaisir, elle regardait de tous les côtés, quand par un petit carreau vitré, au dessus duquel était écrit en rond ce mot sacré : *concierge*, une tête rouge se montra. Un homme ou une femme ?

Le visage était glabre, couperosé, énorme, et il eût été difficile de préciser le sexe de celui à qui il appartenait, si un bonnet de velours noir n'eût éclairé la situation.

—Que voulez-vous ? demanda en même temps une voix fort peu aimable.

—J'ai vu à la porte qu'on avait besoin d'une bonne femme de chambre dans cette maison, pourriez-vous me dire où je dois m'adresser, monsieur, s'il vous plaît ? fit Clotilde avec son joli accent musical, semblable à du cristal pur.

—L'escalier à gauche, au fond de la cour, à l'entresol, la porte en face.

La fillette dut se répéter plusieurs fois à elle-même cette étrange explication avant de la comprendre.

Enfin, elle découvrit l'escalier en question contre lequel était placé le même tableau qu'à la porte, avec les mêmes indications.

Cette fois-ci, elle le lut plus attentivement.

En haut, il y avait :

Grand bureau de placement pour les deux sexes.

MAISON DE CONFIANCE

Fondée en 1850

Tenue par Mme veuve Galimais.

Clotilde n'eut pas de peine à comprendre que là on devait caser les jeunes filles servantes ou employées de commerce, et comme elle avait entendu dire qu'à Paris tout se vend ou s'achète, elle crut qu'il était impossible de trouver quelque chose sans ces intermédiaires-là, et elle monta le petit escalier toute pleine d'espoir.

En haut, elle fut reçue à bras ouverts par une vieille dame aux cheveux blancs, très douce, très polie, mais dont le nez crochu et les yeux durs démentaient les promesses de ses mielleuses paroles.

Après avoir posé une infinité de questions à Clotilde, elle finit par celle-là :

—Avez-vous des certificats ?

La jeune fille montra son livret d'ouvrière signé par le directeur de la maison d'Evreux.

—C'est bien ça, dit alors Mme Galimais, mais les autres ?

—Quels autres ? demanda l'orpheline.

—Ceux des places que vous avez faites avant d'entrer dans cette fabrique ?

L'enfant rougit.

Aussi facilement, elle avait confié sa vie à la mère Dantart et à Firmin le roulier, autant elle éprouvait de répugnance à en raconter la moindre, bribe à cette femme dont les yeux durs lui répugnaient instinctivement.

L'autre, en fine mouche qu'elle était, s'aperçut vite de la mauvaise impression qu'elle produisait.

—Vous n'en avez pas, dit-elle aussitôt. Je le vois. Il ne vaut pas la peine de rougir autant, pour si peu de chose. Une autre ne vous placerait pas sans ces certificats, indispensables à Paris, mais moi, j'ai de si belles relations et je suis si avantageusement connue que j'y arriverai bien quand même.

—Oh ! madame ! murmura la fillette en joignant les mains ardemment, quel service vous me rendrez !

—Vous me remercirez après. Vous avez l'air d'une brave petite fille, vous m'intéressez déjà, et je veux que vous me deviez votre bonheur.

Ces paroles, quoique dites du même accent mielleux, effacèrent la mauvaise impression du commencement.

—Vous avez une malle, je suppose ? continua Mme Galimais, où est-elle ?

—Je l'ai laissée à la consigne de la gare Saint-Lazare.

—Ce n'est pas loin, je vais l'envoyer chercher par un commissionnaire, car vous devez être très fatiguée. Donnez-moi votre bulletin. Je vais vous loger dans une jolie petite chambre en attendant de vous avoir trouvé une place, et je vous traiterai comme si vous étiez ma fille.

Clotilde se confondit en remerciements.

Alors, la vieille lui dit quel était le prix de la pension car en définitive sa maison n'était qu'un hôtel borgne de trente-sixième ordre, où elle exploitait les pauvres filles sans place tant qu'elle leur sentait un sou.

Elle fit payer à Clotilde une quinzaine d'avance, et lui promit que dès le lendemain, elle s'occuperait d'elle.

La quinzaine passa et l'enfant était toujours chez Mme Galimais où elle commençait à se déplaître horriblement.

Elle avait encore une grande partie de son argent, car le prix de la pension n'était pas lourd, Mme Galimais se rattrapant sur le vin, les liqueurs et les gâteaux qu'elle fournissait à ses pensionnaires ; mais Clotilde, avec ses instincts honnêtes et raffinés, ne pouvait supporter la vie qu'on menait dans cette maison.

En effet, si elle couchait seule, dans une petite chambre, elle était obligée de prendre ses repas dans la salle commune, avec les bonnes à la recherche d'une situation.

Là, c'étaient des bavardages sans fin, et des histoires révoltantes à écouter.

Les vieilles domestiques sans place, quand elles ne pervertissaient pas les jeunes par leurs conseils, leur racontaient les bons tours joués aux maîtres comment on s'y prend pour les voler, les mettre dedans, faire danser l'ance du panier, tout en captant leur confiance.

Les jeunes, de leur côté, se vantaient de leurs aventures, de leurs complaisances, de leurs fugues.

Clotilde se demandait comment elle fuirait cet enfer, quand un jour en descendant d'une maison de la rue de Cléry, où elle était allée se proposer comme femme de chambre, elle rencontra dans l'escalier une jeune fille à peu près de son âge qui pliait sous le faix de paquets et des étoffes.

—Laissez-moi vous aider, mademoiselle, voulez-vous ? dit la fillette gentiment en débarrassant l'autre.

—Volontiers, répondit celle-ci. Ouf c'est qu'il y en a aujourd'hui une charge de jupons !

Eller arrivèrent au plein jour de la rue.

Celle que Clotilde venait de rencontrer était une jolie fille très grande, très souple, aux cheveux châtiens, aux yeux gris, avec un air très doux sur un visage régulier.

—Allez-vous loin, mademoiselle ? demanda l'orpheline.

—Au diable vert. Je perche boulevard Ornano. Et vous ?

—Je ne sais pas où cela est ; mais comme je n'ai malheureusement pas d'occupations, je vous accompagnerai bien jusque-là, si vous le voulez.

—Je vous crois, que je le veux. Mais vous allez vous fatiguer à porter ce baluchon-là, si lourd.

—Non, je suis bien plus forte que je n'en ai l'air.

Et toutes les deux partirent l'une à côté de l'autre, filant par les chemins les plus courts, et aussi droit que les oiseaux rejoignant leur nid, car l'ouvrière paraissait connaître Paris comme sa poche.

En route, avec son bagoût enragé et charmant, elle fit causer sa petite compagne, et apprit vite que celle-ci était depuis près d'un mois dans un bureau de placement, attendant une situation.

—Que vous n'aurez jamais, oh ! ça, pour sûr ! —Comment, fit Clotilde en tressaillant, je ne trouverai pas de place.

—Par l'entremise de cette vieille coquine ? jamais de la vie !

—Vous connaissez donc Mme Galimais ?

—Pas le moins du monde ; mais ces femmes-là se ressemblent toutes en général.

—Alors, qu'est-ce que je vais devenir ?

—Vous savez travailler ?

—Oui, mademoiselle.

—Ne m'appellez pas mademoiselle, il me semble que vous parlez à une autre. Appelez-moi Hermance, c'est mon nom. Et le votre ?

—Clotilde.

—Eh bien, ma petite Clotilde, que savez-vous faire ?

—Laver, repasser, assez bien. Un peu de cuisine, pas trop, par exemple.

—C'est maigre. Et coudre ?

—C'est mon fort.

—Ah ! c'est plus intéressant pour moi ; contez voir un peu.

L'enfant expliqua alors qu'elle avait été élevée dans un couvent où l'on faisait de très fine lingerie, et qu'elle passait pour l'une des meilleurs ouvrières de l'orphelinat.

—Comme ça se trouve ! dit Hermance toute joyeuse ; précisément, je cherche une amie pour m'aider dans mon travail qui donne trop dans ce moment-ci.

Voulez-vous être cette amie ?

—Cela dépend. Que faudra-t-il faire ? Si j'en suis capable, je ne demande pas mieux.

—Oh ! ce n'est pas difficile, allez. Il suffit de monter, de coudre et de plisser pour l'exportation, des jupons blancs qu'on donne tout taillés. J'ai une machine à coudre, ça va très vite.

—Je sais la faire marcher.

—De mieux en mieux. Alors c'est un rêve. J'ai deux jolies petites chambres sans compter ma salle à manger qui me sert d'atelier. Vous en occupez une, et nous serons associées. Nous gagnerons très gros, vous verrez.

Les pièges et les embûches qu'une jeune fille très inexpérimentée rencontre à Paris à chaque pas n'avaient point encore enlevé à la pauvre petite orpheline sa naïveté et ses illusions.

Elle accepta l'offre d'Hermance avec une joie non dissimulée, et ce fut la grande fille qui se chargea d'aller chercher la malle de Clotilde chez Mme Galimais.

—Pendant ce temps, lui dit elle, en l'installant dans l'appartement et en lui montrant où tout se tenait, arrangez un peu la boîte si le cœur vous en dit. Quant à votre lit, à mon retour, nous irons toutes les deux en louer un chez un marchand de meubles que je connais, et après, nous ferons rouler Joséphine, je ne vous dis que ça ! . . .

Le soir, quand Hermance eut loué pour la fillette un lit, acheté une paire de draps, car elle n'en possédait que deux, une au lit, l'autre à la blanchisseuse ; payé les quelques frais que réclama Mme Galimais, toutes les économies de la pauvre étaient parties.

Mais que lui importait !

Elle était déjà installée à la machine, celle-là que dans son langage pittoresque Hermance appelait Joséphine, elle écoutait la grande fille qui lui racontait combien elles allaient en gagner des mille et des cents ! . . .

Quand la nuit fut tout à fait venue, Hermance s'habilla et dit à sa petite compagne :

—J'ai des affaires, il faut que je sorte. Après cela j'irai probablement coucher chez maman qui est concierge au quai de Billy. Si je ne rentre pas, ne vous tourmentez pas, et surtout n'ayez pas peur, Pompon vous tiendra compagnie.

Pompon était un petit chien roux à poil dur, moitié griffon, moitié barbet, de quelques mois à peine, et que Hermance avait un jour rapporté à la maison, où pendant ses fugues, elle l'oubliait des journées entières et surtout des nuits.

Car cette fille, adroite comme une fée, au visage doux comme celui d'une madone, était cascadeuse plus qu'aucune et vivait dans une misère profonde, les noces et les bordées ne lui donnant pas le loisir de faire son travail qu'elle confectionnait cependant merveilleusement bien.

Elle avait néanmoins, au milieu de tout son désordre, une grande qualité.

Au fond d'elle-même elle rougissait de la vie qu'elle menait, et jamais elle ne chercha à entraîner Clotilde dans une voie qu'elle sentait mauvaise, au contraire.

—Tu es honnête, lui disait-elle souvent, ne fais pas comme moi, ça ne rapporte pas gros, va !

—Alors, disait l'orpheline, pourquoi ne rentres-tu pas dans le droit chemin ?

—Je ne peux pas ! L'habitude. Et puis ces bastringues, ces bals, ces théâtres, tout cela m'amuse tant ! . . .

Et tout en enseignant à la petite, pour son tra-

vail, à prendre le chic parisien qui lui manquait, elle fredonnait tous les refrains à la mode qu'elle saisissait au vol, avec une facilité admirable.

Sous ses leçons d'ouvrière, Clotilde devint d'une adresse rare.

C'était elle qui faisait tout, naturellement ; Hermance ne se chargeait que de rapporter l'ouvrage et de toucher l'argent.

La fillette, malgré sa besogne énorme, ne se plaignait pas. Depuis la mort de Mlle de Boves, c'était même le temps le plus heureux de sa vie.

Sa compagne qui au fond était bonne fille entendait que rien ne lui manquait. Elle était trop désordonnée pour avoir un sou d'économies, mais elle entretenait les illusions de la fillette en lui réplétant sans cesse :

— Ne te tourmente pas ; une fois l'hiver passé, je ne sortirai plus, et comme de ton côté, tu seras tout à fait habile, nous aurons des ouvrières, et nous gagnerons beaucoup d'argent.

Et elle reprenait plus fort que jamais ses fugues et ses équipées, tandis que Clotilde restait éternellement seule au logis, entre son travail et le pauvre petit chien, qui soigné par elle s'était mis à l'aimer d'une adoration folle ; comme aime du reste, cette petite race, très commune à Paris, la plus intelligente de toutes.

Hermance l'avait déjà dressé à ailer chercher, tous les jours son *Petit Journal* chez la marchande du coin.

Presque de lui-même, il porta la boîte au lait de Clotilde, et bientôt, il descendit seul chaque matin, chercher chez la laitière le déjeuner de l'orpheline et le sien.

Cette petite vie, très modeste, très simple, eût duré longtemps sans que Clotilde cherchât à la modifier, si une nouvelle complication ne fût encore arrivée dans son existence.

La grande fille, jusque là fort insouciant, s'éprit tout à coup d'un clerc d'huissier rencontré un soir à l'Elysée-Montmartre.

En quelques jours, son caprice eut les proportions d'une passion folle, et elle n'eut ni paix ni trêve, qu'elle ne l'eût conduit dans le logement qu'elle partageait avec Clotilde.

D'abord, elle cherchait à se rehausser aux yeux de son amoureux, en lui montrant qu'elle avait à elle, un appartement que la propreté minutieuse de l'orpheline faisait paraître très joli ; ensuite, comme elle ne parlait plus que de lui, elle voulait le faire admirer à sa compagne.

Celle-ci le trouva commun, bête et fat au possible ; qu'ique le clerc au contraire, éprouvât pour la fillette une admiration qu'il dissimula le moins possible.

Hermance avait trop d'expérience pour ne pas deviner ce sentiment ; elle en éprouva une rage profonde.

Et chose bizarre, au lieu d'en vouloir à celui qui n'eût pas demandé mieux que de la trahir, toute sa colère tomba sur la pauvre petite, dont la naïve innocence n'avait rien vu.

Du jour au lendemain, elle changea vis-à-vis d'elle du tout au tout. Elle lui fit des scènes affreuses, la traitant d'ingrate et d'hypocrite. Les protestations de l'enfant, loin de la calmer, l'exaspéraient, et elle allait partout, chez la concierge, chez les marchands du quartier, répétant :

— C'est une malheureuse, elle me doit tout, et elle cherche à me voler celui que j'adore.

Elle n'y réussira pas, heureusement. . . . Songez donc, une pareille petite niaise. . . . mais ce ne sera pas sa faute ! . . .

Clotilde pleura d'abord ; puis bientôt elle se révolta et sa fierté ne voulut plus supporter les injures et les humiliations dont cette grande folle l'accablait.

Elle avait logé chez elle depuis plusieurs mois, c'était vrai ; mais l'orpheline n'avait-elle pas payé sa dette en travaillant comme une négresse depuis, sans jamais toucher un sou, tandis qu'elle faisait cependant presque seule l'ouvrage dont l'autre recevait le prix ? . . .

Clotilde se demandait ce qu'elle allait devenir, quand un soir sa compagne se chargea de régler la situation.

IX. — A L'HOPITAL

Depuis deux semaines environ, Hermance ne

rentrait plus que tard dans la matinée, éreintée, énervée, plus méchante et plus hargneuse que jamais.

Elle se déshabillait, dormait quelques heures, allait rapporter l'ouvrage, en chercher d'autre et toucher l'argent, si c'était un samedi, puis elle refilait, après une nouvelle bordée d'injures, et Clotilde ne la voyait plus de vingt-quatre heures.

Et cependant le travail ne diminuait pas ; au contraire, jamais les paquets n'avaient été aussi gros ; on eût dit qu'il y avait non pas l'ouvrage d'une seule personne, mais de trois.

Et la pauvre petite abandonnée, qui espérait toujours que sa compagne reviendrait à de meilleurs sentiments, qu'elle lui rendrait sa bonne amitié d'autrefois, et reconnaîtrait alors ce qu'elle faisait actuellement, travaillait, à se tuer, afin de ne pas mécontenter la maison et conserver l'ouvrage.

Tard, elle veillait le soir n'ayant pour toute société que le petit chien, qui venait se coucher en rond sur sa robe, quand il était fatigué de jouer avec un morceau de papier ou un bout de bois.

Tôt elle se levait le matin, s'asseyant à la machine qu'elle faisait rouler tout le jour, prenant à peine le temps de manger un peu de charcuterie ou de viande froide.

Mais cette vie d'extraordinaire fatigue, sans air, avec une mauvaise nourriture, ne pouvait aller loin.

En effet, une singulière langueur envahit bientôt la jeune fille, brisant ses membres, lui enlevant ses forces.

Un soir, sa journée finie, avant d'allumer sa lampe pour commencer la veillée, elle descendit, laissant le chien dans l'appartement, afin d'aller chez une herboriste voisine, demander une tisane ou un remède.

— Garde la maison, mon chéri, dit-elle à Pompon, il fait noir, je te perdrais peut-être. Je reviens tout de suite.

Et elle descendit en effet, avec une pièce de vingt sous seulement dans sa poche.

Quand elle revint une demi-heure après, car il y avait du monde chez l'herboriste et il avait fallu attendre son tour, elle trouva la serrure de la porte changée, et celle-ci fermée à double tour.

Fort étonnée elle redescendit chez la concierge et voulut demander ce que cela signifiait.

La portière, une vilaine femme que la conduite régulière de l'enfant exaspérait, la reçut par une bordée d'insultes et de grossièretés, et lui apprit qu'Hermance, indignée et justement ajoutait-elle, de ses procédés, la chassait de son appartement.

Afin de ne pas être exposée à quelque scène scandaleuse, elle avait quitté Paris pour un mois.

La concierge ajoutait que si Clotilde protestait, elle allait prévenir le sergent de ville, pour qu'on débarrassât sa maison qui Dieu merci ! était honnête, d'une peste pareille ! . . .

Humiliée jusqu'aux moelles, blessée de semblables paroles, de soupçons si bas, Clotilde, sans dire un mot, s'enfuit au dehors.

Il faisait une de ces froides soirées de février, humides et boueuses, où les trottoirs sont sales et glissants, où le brouillard qui flotte dans l'air pénétrant et glace jusqu'aux os.

La tête brûlante, sa fièvre augmentée par ce coup si inattendu, ses jambes pouvant à peine la porter, la malheureuse enfant néanmoins eut la force d'aller jusqu'au boulevard Rochechouart.

Là, elle tomba assise sur un banc, et malgré son énergie naturelle, la pauvre petite se mit à pleurer.

Il était tard, huit heures ; et elle n'avait rien en poche que quelques sous rendus par l'herboriste, sur la pièce qui avait servi à payer les remèdes.

Alors que faire, que devenir ? . . . où aller pour passer la nuit ? . . . à qui s'adresser ? . . .

Aux voisines ? . . .

Mais Hermance l'avait certainement calomniée partout. Et Clotilde aimait mieux mourir que de subir encore une scène semblable à celle que la concierge venait de lui faire.

Pour la première fois dans son existence cependant déjà si éprouvée, peut-être parce que ce coup était le plus rude de tous, peut-être aussi parce que la fièvre la minait, la pauvre petite sentit son courage l'abandonner et elle cacha sa tête dans

ses mains, se disant que la vie était un dur fardeau.

Seule au monde ! . . .

Il valait mieux être morte !

Un souffle haletant, quelque chose de très froid, se collant contre l'endroit de son visage que ses mains laissaient libres, un langue tiède passant sur ce petit coin de sa peau brûlante, la firent tressaillir.

— Pompon ! murmura-t-elle en serrant sur son cœur la pauvre petite bête qui était parvenue à la rejoindre.

Un bec de gaz permettait de voir la figure intelligente du chien ; de distinguer ses yeux noirs, pétillants d'ordinaire, si pleins de malice, maintenant débordants de tendresse et d'affection.

On eût juré qu'il lui disait :

— Va, je suis là, moi, pour t'aimer ; je ne te quitterai pas.

De fait, au bout de quelques minutes, il se coucha en rond sur le banc, à côté de la jeune fille, lui tenant chaud, collé contre elle, attendant qu'il lui plaise de s'en aller de là.

Mais, elle, la pauvrette, ne sentait que les douleurs aiguës de sa tête malade ; aux frissons de froid qui l'avaient secouée tout le jour, avait maintenant succédé une chaleur brûlante, insupportable ; ses tempes battaient comme des marteaux de forge, une extrême lassitude la brisait, lui faisait perdre le sentiment de tout, même de ce qui l'environnait ; autour d'elle le bruit du boulevard devenait confus insaisissable, tandis que les lueurs des réverbères se faisaient vacillantes et dansaient en rond, se multipliant à l'infini.

Peu à peu, même, cela s'effaça, et elle perdit jusqu'au sentiment de la vie.

Quand elle s'éveilla, il lui sembla qu'elle avait dormi longtemps, des jours et des mois, peut-être des années.

Le souvenir des dernières phases de son existence avait complètement disparu de sa mémoire.

Une longue file de petits lits entourés de rideaux blancs alignaient à perte de vue leurs silhouettes régulières.

Elle se crut encore au couvent.

— Tiens ! se dit-elle, comme le dortoir est grand, aujourd'hui.

Un certain mouvement se fit, et tout à coup l'enfant se sentit rougir de honte et de pudeur froissée ; des jeunes gens au centre desquels se voyait un homme aux cheveux blancs, au visage intelligent, aux yeux très bons, entouraient son lit.

Instinctivement elle remonta son drap jusqu'à son menton.

Le vieillard doucement prit sa main.

— Eh bien, mignonne, dit-il très affectueusement, vous voilà donc raisonnable aujourd'hui et cette vilaine fièvre est enfin partie ?

La fièvre, eh oui ! . . . elle l'avait eue terrible, presque mortelle.

Et où donc était-elle ?

A l'hôpital, parbleu, l'asile des pauvres et des abandonnés quand ils sont malades.

Quelques larmes montèrent à ses yeux clairs.

— Ne pleurez pas, mon enfant, continua le docteur de sa voix affectueuse, vous êtes hors de danger ; et demain si vous êtes sage, je vous enverrai quelqu'un qui s'occupera de vous. En attendant, mademoiselle Rose, fit-il en se retournant vers une jeune fille au visage intelligent, coiffée du petit bonnet blanc des infirmières de Paris, soignez bien cette jolie fillette. Distrayez-la, je vous la confie.

En effet quand la visite fut terminée, les pansements faits, et les remèdes donnés, Mlle Rose revint auprès du lit de Clotilde.

— Vous allez prendre le bouillon et boire le Bordeaux que le docteur a ordonnés, dit-elle, puisque vous n'avez plus de fièvre. Après cela, je vous ferai une surprise.

— Laquelle ? demanda la jeune fille relevée sur ses oreillers, toute faible, toute dolente encore, mais en proie à ce bien-être doux par lequel commence la convalescence.

— Vous êtes trop curieuse ; obéissez-moi d'abord.

La fillette se laissa servir par l'infirmière dont les mains adroites l'aidaient, la remuaient, la soulevaient sans qu'elle sentit rien.

Enfin le premier repas fut terminé.

Clotilde, fatiguée de son effort, retomba sur ses coussins.

—Ma surprise ! dit-elle, les yeux brillants.

—Je vais la chercher. Mais il faut que je m'assure d'abord s'il n'y a personne ; autrement, je serais grondée.

Elle jeta un rapide regard jusque dans les moindres recoins de l'immense salle, et voyant que tout le monde était parti, médecins et internes, elle se dirigea vers la petite chambre qu'elle occupait dans le couloir à côté.

Au bout de quelques instants, elle revint avec son tablier relevé, portant un paquet qui le gonflait.

Le paquet devait être vivant, car il remuait.

En arrivant près du lit, de petits gémissements d'impatience s'échappèrent du tablier, et sans que Mlle Rose fût capable de le contenir davantage, Pompon sauta sur le lit de Clotilde.

—O mon pauvre chien, murmura celle-ci pendant que la bête folle de joie la couvrait de caresses, tu n'es donc pas perdu ?

—On l'a trouvé à côté de vous, mademoiselle, dit aussitôt l'infirmière, sur le banc du boulevard Rochechouard où les agents de police vous ont découverte au matin évanouie, avant de vous porter ici, à Laribosière.

—Où j'ai été très malade, sans doute ?

Rose eut un sourire.

—Un peu, dit-elle. Mais c'est fini maintenant. Quant à la petite bête, on avait eu beau vouloir la chasser, ne pas la laisser pénétrer dans l'établissement, elle s'était réfugiée sous une porte cochère sans doute, car le lendemain elle est entrée dès que l'hôpital a été ouvert et est arrivée droit à votre lit.

On l'a chassé de nouveau, ce pauvre chien !

Tout a été inutile, il eût fallu le tuer.

Alors, il m'a fait pitié, je l'ai pris avec moi, quoique ce soit défendu, puis je lui ai recommandé de se faire tout petit et de se taire. Il est si intelligent, qu'il m'a comprise, je crois. Depuis près d'un mois que je l'ai recueilli, personne ne s'est aperçu que je l'avais.

Clotilde le couvrait de baisers.

—Va, mon Pompon, lui dit-elle, retourne avec cette bonne mademoiselle Rose qui est si dévouée ; et quand je serai guérie, elle te rendra à moi. Alors, mon pauvre petit, nous ne nous quitterons plus ; sois-en sûr.

Le chien remua la queue, et Clotilde l'ayant remis dans le tablier de Rose, il lança un dernier regard d'ardente tendresse à la malade, et se laissa emporter sans la moindre idée de résistance.

Le lendemain, ainsi que le médecin l'avait promis, une dame aux cheveux blancs, à l'air très doux, vint après les visites dans la salle où était Clotilde.

Elle devait être une habituée de ces tristes asiles de la souffrance, car elle s'approchait de chaque lit, demandait des nouvelles de chaque malade, adressait à toutes, les unes après les autres, des paroles de bonté et d'encouragement.

A l'une, elle disait que le mari avait une place, travaillait et se conduisait bien.

A l'autre, que les enfants étaient à la crèche ou à l'asile pendant le jour, et soignés le reste du temps par une voisine complaisante.

Un peu plus loin, elle promettait des secours et du travail pour la sortie de l'hôpital.

Clotilde, maintenant, la voyait s'avancer, et la distinguait mieux.

Elle était vêtue de noir, très simplement, mais un grand air de distinction était en elle, et quoique ce fût une femme de trente-cinq ans environ, elle était d'une beauté souveraine.

En l'apercevant, il sembla à Clotilde voir marcher Madeleine des Anges, avec sa démarche souple, si élégante dans ses ondulements doux.

Le cœur de la fillette bondit dans sa poitrine, tandis que tout son être s'élançait vers elle, et que sur ses lèvres pâlies, instinctivement, remontait le cher mot d'autrefois :

—Maman ! . . .

L'étrangère, maintenant, était devant le lit de l'orpheline, elle s'approcha et la regarda un instant avec un extrême intérêt.

Dans ses yeux d'un bleu foncé, il y avait même plus que de l'intérêt, il y avait un sentiment bi-

zarre, fait peut-être de commisération, mais où certainement la tendresse naissait.

—Le docteur Garniers, ma chère enfant, dit-elle en même temps d'une voix qui sembla à Clotilde aussi douce que les musiques du ciel, m'a appris hier que la fièvre vous avait quittée. Est-ce vrai ?

—Merci, madame, répondit l'orpheline, je ne souffre plus du tout, il me semble même que mes forces sont revenues depuis ce matin.

Aux paroles de la fillette la dame de charité avait tressailli comme si une décharge électrique l'avait touchée ; ses traits si beaux s'étaient couverts d'une pâleur extraordinaire, tandis que dans ses yeux s'allumait une flamme.

—Mon Dieu ! murmura-t-elle en chancelant, c'est étrange ! . . .

Elle regarda Clotilde avec une fixité extraordinaire, et tout à coup balbutia, très bas, mais si bas, que l'enfant dont les oreilles du reste étaient encore pleines du bourdonnement de la quinine, ne l'entendit pas :

—Je suis folle ! est-ce que c'est possible ! . . .

Puis plus haut, mais comme s'il eût fallu un effort pour ressaisir sa pensée :

—Vous êtes-vous déjà levée ?

—Aujourd'hui, madame, je vais le faire pour la première fois.

—Et si vous ne commettez pas d'imprudence vous serez vite guérie, car à votre âge les forces reviennent rapidement. Que ferez-vous à votre sortie de l'hôpital ?

L'enfant rougit violemment.

—Je ne le sais pas, dit-elle.

—Vous n'avez pas de parents ?

—Non, madame ; je suis seule au monde. J'ai été élevée dans un orphelinat de province, puis on m'a placée, et d'un endroit à l'autre je suis arrivée à Paris.

—Où vous n'avez rencontré personne !

—Une ouvrière en lingerie, avec laquelle j'ai travaillé, puis qui s'est brouillée avec moi.

—Alors vous ne connaissez personne à Paris ?

—Non, madame, personne.

Tout cela était dit si naïvement, si sincèrement, que la dame de charité n'eut point l'idée de soupçonner celle qui était devant ses yeux.

Et puis, ce beau regard de la petite malade était si pur, si droit, que jamais dans le cœur d'une femme honnête, un soupçon ne pouvait naître vis-à-vis de la pauvre petite abandonnée.

—Alors, dit l'étrangère, vous savez travailler ?

—Oui, madame, on me dit même habile.

—Très bien. Je vais m'occuper de vous, et quand vous serez guérie, vous aurez du travail.

L'enfant joignit les mains.

—O madame murmura-t-elle, comment vous remercierai-je ?

—En étant une brave fille, honnête et courageuse ; en me prouvant que vous êtes digne de l'intérêt que je vous porterai.

—J'ai été honnête dans le malheur, madame ; en me disant que quelqu'un veille sur moi, j'aurai encore bien plus de forces.

Une nouvelle tombée de pourpre, tout à coup envahit le visage pâle de la petite convalescente.

—Madame, dit-elle, je voudrais bien vous demander une grâce.

—Parlez, mon enfant.

—Voulez-vous me dire votre nom, pour que je le répète dans mes prières ?

L'inconnue sourit, très attendrie.

—Je suis une dame de charité, dit-elle simplement.

Mais Clotilde insista.

—Je comprends que vous vous cachiez pour faire du bien, dit-elle, la sainte religieuse qui m'a élevée disait toujours que c'était le propre d'une grande âme. Mais, moi, je le sens, je vais tout vous devoir. Je vais par conséquent vous aimer beaucoup, beaucoup ! . . .

Ce qui est bon pour les charités ordinaires, celles de tous les jours, ne l'est pas pour moi. Je vous en prie, madame, dites-moi votre nom ! . . .

L'inconnue paraissait en proie à un bouleversement profond, bizarre, et dont elle-même ne se rendait pas compte.

L'insistance de l'orpheline ne la froissait pas, au contraire.

Ce regard, plus bleu que le ciel ; cette jolie bouche si fine, un peu impérieuse, ce visage pâle, mais ferme et pur, tout cela lui plaisait, l'attirait, la remuait même.

—Etait-ce parce qu'elle se trouvait vis-à-vis de la plus grande misère qui existe, une enfant seule sur la terre ?

—Etait-ce parce que la petite malade, dans sa grâce de jeunesse et de pureté, dégageait d'elle une sympathie irrésistible ?

Peut-être.

Peut-être aussi, une autre raison plus profonde, plus intime, plus mystérieuse agitait-elle extraordinairement l'étrangère.

Toujours est-il qu'elle ne résista pas à la prière de la jeune fille, et très bas, de façon à ne pas être entendue de la personne qui occupait le lit voisin, elle dit :

—Je me nomme Mme Chaniers ! . . .

—Oh ! merci, madame. Et vous reviendrez ? . . .

—Après-demain, oui. Et ainsi, à jour passé, jusqu'à ce que vous soyez guérie.

—Et alors ?

—Alors, je vous aurai, je l'espère, trouvé une place où j'irai vous voir de temps en temps, si l'on est très content de vous.

En descendant l'escalier de l'hôpital, Adèle très émue, murmura :

—Il y a dix-sept ans que je l'ai perdu, mon Georges ! . . . Et je l'aime tellement toujours que je le revois partout.

Est-ce que je ne trouve pas que cette enfant lui ressemble . . . qu'elle a ses yeux, sa bouche, sa voix surtout ! . . .

Tandis que dans ma Georgette, sa fille pourtant, il n'y a rien, non rien de lui ! . . .

Elle resta un instant pensive, puis faisant quelques pas :

—Je suis folle, de me laisser ainsi impressionner ! . . .

Et Adèle reprit le chemin de Belleville, où était toujours l'usine, où grandissait Georgette élevée par Suzanne et par elle, où sous les soins intelligents de Pierre de Sauves, grâce à elle aussi, Robert était devenu un homme.

—Je ne parlerai à personne de ma petite protégée, se dit-elle avant de franchir le seuil de sa maison. Ce sont des idées un peu extravagantes tout cela, mais il faut les garder pour moi seule. Elles sont si douces . . .

Elles me font vivre dans le passé ! . . .

Clotilde sera à moi seule . . . Nul chez moi ne la connaîtra, nul par conséquent ne me dira que je rêve ! . . .

X.—LA CONTREFAÇON

Pendant que Clotilde grandissait sous l'aile maternelle de Mlle de Boves, qu'ensuite elle souffrait, elle luttait, elle travaillait, et que finalement elle échouait sur le lit d'hôpital où Adèle Chaniers venait de la rencontrer, sans connaître son origine, pas même son nom, les divers habitants de la rue de Belleville avaient peiné, eux aussi, et lutté et souffert également.

La vie du reste, est-elle autre chose qu'une lutte perpétuelle, un combat à mort ! . . .

Les affaires qui avaient tout d'abord semblé vouloir reprendre après la guerre, se ralentirent peu à peu.

Les meubles surtout reçurent un coup profond : l'Amérique, ce déversoir si large pour notre exportation, fabriquait maintenant elle-même.

Des ateliers s'étaient fondés au Nouveau-Monde, des ateliers fabuleux, avec un nombre incalculable d'ouvriers, produisant un nombre incalculable encore de marchandises.

Alors M. de Sauves se mit en relation avec ces manufacturiers, et leur proposa ses sculptés.

On les accepta d'abord, et des commandes assez considérables lui furent faites.

Cette chance heureuse ne dura pas longtemps.

La plus forte maison d'Amérique, après une saison d'essai, ne renouvela pas ses ordres.

Une deuxième, une troisième suivirent cet exemple, et cela avec ce laconisme et cette sécheresse que les citoyens de la libre Union apportent dans toutes leurs affaires.